Justin Lefebvre

Jean Rhobin

roman

Vertiges
JEAN YVES COLLETTE ÉDITEUR

James Wilson Morrice (1865-1924), *Sans titre – Paysage avec pont* (vers 1918),
Musée des Beaux-Arts de Montréal (Québec).

Jean Rhobin

1

DANS LE CALME et l'obscurité de cette nuit d'été, il y avait belle lurette que tout le monde était endormi au village de La Baie.

J'étais seul à ne pas sentir le besoin de me reposer.

Obsédé par des rêves et séduit par cette parfaite tranquillité, je décidai de sortir.

Je flânais dans la rue.

Pierre Rhobin, un *habitant* de la Grand'Plaine, vint brusquement troubler ce silence de cimetière. D'un ton bref, il commanda à son cheval de s'arrêter, il lança les guides sur le devant de la voiture et sauta sur la chaussée avec fracas.

Martelant de ses grosses bottes les marches du balcon, il essayait de réveiller mon voisin, le docteur Blondin, par de longs et vibrants coups de sonnette. Enfin, une lumière pâle perça dans la fenêtre de gauche, à l'étage supérieur. Quelques instants après, la porte s'ouvrit.

Je continuai de marcher dans la grand'rue. Je m'acheminai vers le sommet de la côte. Le docteur et le fermier passèrent. Je les vis disparaître dans l'ombre.

Quelques gouttes de pluie commençaient à tomber sur les toitures métalliques des habitations, faisant résonner la tôle de sons intermittents.

La nuit s'en trouvait toute transformée, elle avait perdu son cachet de silence impénétrable. Elle vivait par petits coups brefs.

Un instant, fasciné, je fixai l'astre.

Pour ne pas éveiller mes vieux parents, je rentrai chez moi et je rejoignis mon lit sans faire le moindre bruit. D'humeur chagrine et maussade, je n'aurais pu endurer les remarques qu'ils n'auraient pas manqué de me faire sur cette soirée innocente et prolongée.

Le tonnerre grondait au loin. Le vent fouettait les branches des arbres qui entourent la maison.

Je m'endormis au son de la pluie qui tournait en un véritable orage.

* * *

Le lendemain matin l'air était plus frais.

Ma mère, levée de bonne heure comme toujours, s'affairait dans la maison. Ce matin-là, elle monta à ma chambre sous prétexte de fermer la fenêtre. En passant près de mon lit, elle me toucha doucement l’épaule et me dit :

« C’est aujourd’hui la fête de saint Antoine ; tu devrais te lever et aller à la messe. Il faut continuer à aimer le bon Dieu pendant les vacances pour que ta prochaine année de collège soit aussi bonne que celle que tu viens de finir. »

J’entendais mon père brasser le feu à l’étage inférieur. Je pensai qu’il souhaitait lui aussi que son fils se rendît prier avec les dévots du village.

Je me sentais peu disposé à la dévotion, ce matin-là. Je sautai quand même sur la descente du lit, bien résolu à aller dormir devant les statues qui ornent notre église pour continuer le repos de cette trop courte nuit.

Toute la maisonnée sortit avant moi. J’étais en retard.

Le vent fit claquer la porte sur mes pas. Une petite vieille en conflit avec une bourrasque m’apparut au coin de la rue. Un gros livre de prières à la main, elle haletait sous le souffle du vent qui semblait vouloir la renverser. L’octogénaire traînait sur le trottoir de vieux souliers démodés, d’une pointure démesurée.

Au même moment, mon *habitant* ramenait le docteur chez lui.

De loin, le médecin me cria : « Vous vous rendez à la messe ? Attendez-moi, nous allons monter ensemble. »

Le docteur Blondin était à cette époque tout frais déballé de l’université. Il avait encore la tête bourrée des principes que nous admirons tous au collège, mais que très peu, malheureusement, mettent en pratique après les études terminées. Ses conversations étaient farcies de longues sentences latines et grecques, qui m'ennuyaient un peu. Il me parlait ainsi – c'était trop évident – pour se donner une allure de savant. D'ailleurs, il aimait vraiment les livres et passait à lire le temps que lui laissait sa clientèle.

Les moineaux, levés de bon matin, affrontaient le grand jour, et de leurs petits bonds, au milieu de la rue, semblaient nous devancer comme pour nous mieux conduire vers la maison de Dieu.

Quand nous pénétrâmes dans l'église, le curé Bibeau, qui officiait, retiré un peu à l'écart du maître-autel, commentait la fête de saint Antoine, le patron de la paroisse.

Pour éviter de troubler les fidèles, nous avancions tous les deux sur la pointe des pieds. Malheur, c'était au temps des chaussures bruyantes. Le docteur en portait une paire qui craquaient à lui faire sortir la langue. Les gens tournaient la tête vers les nouveaux arrivants, au grand désespoir du pauvre curé que nous dérangions dans son improvisation.

Je ne portais pas beaucoup d'attention aux paroles du pasteur ; toutefois, malgré mes distractions, elles me paraissaient assez touchantes.

Je feuilletais un vieux livre de prières, qui contenait plusieurs images détachées. Une seule captiva mon attention. Elle représentait le martyre de Jean de Brébeuf.

Ces premiers missionnaires du Canada me transportèrent aux périodes héroïques de notre histoire.

Bien avant la canonisation de ces grands Canadiens, je me disais : Ô vous ! saint Jean de Brébeuf, saint Gabriel Lalemant, saint Charles Garnier…

Légion envoyée de France vous êtes l’orgueil de notre pays.

Je vous invoque avec confiance. Je suis assuré que vos intercessions nous obtiendront de Dieu la paix sur la terre et la joie de l’éternel séjour.

* * *

Ces distractions me possédaient et j’avais beau faire, je ne pouvais les chasser. Je n’entendais rien du sermon.

Quand l’office reprit, j’avais toujours les yeux sur la même image. Je poussai du coude le docteur, un peu somnolent. Il se réveilla, se moucha, se mit bravement en devoir de réciter son chapelet.

À la fin de la messe, je me laissai distraire par un infirme qui était venu s’agenouiller dans le banc voisin du nôtre. Je reconnus le mendiant Helloboy. Chaque fois qu’il passait à La Baie, il recevait l’hospitalité chez mon grand-père.

Quand il entrait chez mon aïeul, celui-ci recevait toujours la première poignée de main accompagnée d’un joyeux

« *Hello boy* ». À chaque porte, il saluait de la même façon. Sans connaître la signification de ces deux mots anglais, tout le monde du village l’avait baptisé Helloboy.

C’était une véritable joie pour mon grand-père de donner l’hospitalité à son quêteux préféré ; ça paraissait sur sa figure et dans ses agissements.

Dans le temps, la radio n'apportait pas comme aujourd'hui les nouvelles quotidiennes ; les journaux étaient rares d'ailleurs, mon grand-père ne savait pas lire. Je vois encore le mendiant Helloboy s'attabler au côté du maître de la maison qui se réservait toujours le privilège de l'interroger. Tous les membres de la famille mangeaient en silence ; ils écoutaient religieusement le dialogue. Après le souper, j'étais chargé de réunir quelques amis de la famille. Le quêteux continuait de répondre aux questions de tous les curieux qui étaient venus dans l'espoir de se renseigner. On avait bien soin de ne pas lui remettre le même soir le sou qu'on devait à tous les mendiants. On savait que, le lendemain, le pauvre passerait de porte en porte pour le demander. La soirée terminée – si c'était en hiver – je courais au hangar chercher les robes de carriole que ma grand'mère étendait près du poêle. C'était le lit qu'on préparait pour les quêteux. Helloboy était fier de pouvoir se rendre utile. Il disait à mon grand-père : « Cette nuit, dormez tranquille, c'est moi qui surveillerai le feu. »

Quand nous sortîmes de l'église, le quêteux Helloboy tendait son chapeau aux fidèles qui le croisaient. Un vent frais passait sur le crâne chauve du mendiant et refoulait sur son épaule sa longue barbe blanche.

Les yeux larmoyants, il remerciait avec un air de reconnaissance ceux qui sacrifiaient quelques sous au nom de la charité chrétienne.

Cependant, plusieurs rentiers du village passaient leur chemin, sans se laisser toucher par la pitié.

Je fis remarquer au docteur : « Ces gratteux de rentiers sont bien salauds ; ils ne pratiquent pas beaucoup la charité. Ils pensent, leur petite fortune faite, que tout ce qui leur reste d’occupation dans la vie est de prêter leur argent avec usure, à haut intérêt. »

Pauvres rentiers ! comment pouvez-vous mêler la messe à l’avarice ? Chaque jour, vous demandez la protection du Ciel et vous refusez de donner un sou de la fortune que Dieu vous a prêtée ! Vous qui avez un pied dans le cercueil, vous restez insensibles au malheur !

Mais vous n’êtes pas exempts de la charité : comme tout le monde, vous devez le sou du pauvre.

Le docteur approuvait entièrement ma manière de maudire les rentiers pingres et cupides de mon village. Cependant, nous reconnûmes que nous avions des gens bien rentés et très charitables ; mais un lésineur, un seul liardeur suffisait à ce moment à révolter ma jeunesse assoiffée d’absolu.

2

L’été était revenu dans toute sa splendeur.

Allongé sur le balcon, un livre à la main, à moitié refermé sur les genoux, je me confondais dans le murmure des choses.

La cloche tintait à l’église. Le quêteux avait repris la route poussiéreuse. J’entendais l’enclume sonore du forgeron Ti-Louis.

J'avais la vue fixée sur l'autre côté de la rue. Le docteur Blondin retenait mon attention.

Le médecin se promenait au grand air sur la « galerie » de sa demeure, le nez fourré dans un gros livre ; il lui fallait interrompre sa marche à chaque page.

Emporté par la curiosité, je décidai d'aller faire quelques minutes de jasette avec le Faust de mon village, à qui il manquait pourtant la longue barbe et les lunettes du héros de l'opéra.

— Vous faites là une lecture intéressante, docteur ?
Il s'arrêta dans sa lecture :

— Ah ! oui, mon garçon. Ce matin, je fouille ce gros machin pour essayer de préciser, de confirmer les présages qui accompagnent certaines naissances. Je suis convaincu que les enfants qui naissent entourés des ténèbres de la nuit sont privilégiés : des protégés du ciel. J'ai poussé mes études plus loin que le savoir universitaire ; et, je suis persuadé que les bébés, qui ont la bonne fortune de quitter le sein de leur mère pour tomber en ce monde aux « petites heures » de la nuit sont, d'après les augures qui les accompagnent, appelés à devenir des célébrités. À l'appui de cette théorie, nous avons dans l'histoire une infinité de personnages célèbres qui sont nés la nuit : Homère chez les Grecs, Jules César chez les Romains, Charlemagne, Napoléon chez les Français, et Papineau et Morin et Lafontaine... La légende fait naître tous ces grands hommes dans les nuits les plus ténébreuses. Ce sont quelques noms entre mille. Si j'avais la chance de voir naître un enfant qui deviendrait par sa conduite, son travail, un personnage de notoriété, de réputation rare, extraordinaire, je me rendrais célèbre par le fait même. Le docteur Blondin aurait lui aussi l'honneur de voir son nom passer à la postérité. Songez surtout que je protège par ma science ces bébés, qui, sans mes connaissances techniques, n'eussent jamais vu le jour.

Je reconnaissais à ce langage mon chimérique docteur Blondin. Ses idées saugrenues sur les présages, ainsi que sur tout le reste, m'étaient assez bien connues. J'aimais à lui faire exposer ses théories.

Il était surtout intarissable sur le langage secret et discret des augures, sur l'interprétation des songes, sur les présages des lieux, des animaux, du temps, etc. Tout ce bagage de conjectures faisait éclater la caboche du docteur. Il persistait à vouloir me convaincre que sa marotte n'était pas une folie.

— Au fait, lui dis-je, dans la nuit de mardi, vous êtes allé aux Concessions ? Je vous ai vu partir en voiture avec Pierre Rhobin.

— Exactement. Je suis allé assister à la naissance de son cinquième garçon. C'est pour essayer de me fixer sur les augures qui accompagnèrent cette naissance que je feuilletais ce volume. À mon arrivée chez les Rhobin, un chien aboyait à la maison voisine. Chez Pierre, au fond de la cour, une trentaine de gros dindons, juchés sur la clôture et les instruments aratoires, faisaient un vacarme d'enfer. Voilà d'où il faut tirer les présages heureux ou malheureux de fanfan Rhobin. Un chien qui aboie au loin, des dindons qui glougloutent dans le noir, effrayés, voilà quelque chose de précis, de certain. S'il faut que je lise mot à mot tous les gros livres que m'a laissés mon père, pour obtenir des conclusions satisfaisantes, je n'hésiterai pas à le faire : on ne devient pas célèbre sans peine.

* * *

Julienne Janelle, une jolie blonde aux yeux bleus, se présenta au bureau du médecin. Le temps était venu de me retirer ; d'ailleurs, je commençais à me demander si le docteur n'était pas devenu tout à fait fou ; et il m'agaçait.

Un chien qui aboie, des dindons qui glougloutent ! Cette idée folle me trotta dans la tête le reste de la journée.

Le soir venu, avant de m'endormir, j'entendais toujours le chien et les dindons qui me frappaient dans la cervelle. Cependant, je ne voulais pas attraper la manie de mon voisin.

Je répétais : un chien... mais un chien qui aboie, c'est un politicailleur. Des dindons qui glougloutent apeurés, rouges de mécontentement, quoi ! mais ce sont les claqueurs d'assemblée... qui écoutent et plus souvent interrompent.

J'avais hâte au lendemain pour aller soumettre au docteur le résultat de mes recherches. J'étais convaincu qu'il n'avait pas fait de meilleure découverte dans ses gros livres et qu'il trouverait que j'avais eu pour une fois une idée géniale.

À mon réveil, il pleuvait. Une pluie tiède et bienfaisante.

Après m'être roulé dans mon lit en jetant un regard par la fenêtre, je recommençai à retourner dans ma tête les soi-disant présages du dernier-né du rang de la Grand'Plaine.

Je passai la journée à rôder autour de la maison cherchant l'occasion de me glisser de l'autre côté de la chaussée pour aller faire part au docteur de ma perspicacité.

Vers trois heures de l'après-midi, la pluie continuait toujours de tomber, sans le moindre souffle de vent. Les feuilles des ormes qui ornent mon village étaient tapées une par une, et butaient sous le choc des dernières gouttes d'eau qui venaient de s'échapper d'un nuage plus épais.

Enfin, une éclaircie se fit dans le ciel. La pluie cessa de tomber. Le beau soleil se fit voir, tout ruisselant de lumière.

Le docteur apparut à la fenêtre de son antichambre. Les mains dans les poches de son pantalon, le gilet renvoyé sur les hanches, il paraissait jongleur.

Non. Ce n'est pas les trois règnes de la nature qui l'obsèdent, me dis-je. Ce doit être toujours le même leitmotiv : cette hantise de connaître l'avenir des nouveau-nés.

Au même moment il me fit signe de traverser.

En entrant chez lui, je lui présentai une cigarette. Il fit éclater une allumette sous la semelle de son soulier et les premières bouffées de fumée partirent en longues boucles dans l'air.

— Qu'est-ce que la vie vous dit de bon, aujourd'hui, docteur ?

— Ah ! mon vieux, pas beaucoup de clients. Cette température maussade, les averses qui se succèdent, nous laissent le temps de flâner.

— J'avais hâte de vous revoir.

— Pourquoi n’êtes-vous pas venu plus tôt ? Je m’embête, seul depuis ce matin. Vous paraissez nerveux, inquiet ?

— Pas du tout, mon cher docteur. Je suis loin d’être troublé ; je pense avoir une bonne nouvelle à vous annoncer.

— Oh ! vraiment ? C’est gentil.

— Avez-vous continué les recherches commencées hier sur les augures ?

— Eh ! Eh ! Cette science vous intéresse, mon garçon ? Pour ma part, je ne connais rien de plus passionnant que l’art de prophétiser, de prédire l’avenir. Je ne suis tout de même pas encore fixé sur les augures concernant l’enfant Rhobin. Le chien, les dindons sont pourtant significatifs ; je ne sais à quoi les attribuer. Bref, je vous confesse que je n’y vois goutte ; je ne devine rien... rien, rien.

— Docteur, je pense que j’ai trouvé la juste interprétation du chien et des dindons.

— Mais, empressez-vous. Allez, dites.

— D’abord, le chien qui aboyait... Le nouveau Rhobin sera un hâbleur, un politicailleur, comme ses pères.

— Et les dindons ?

— Sur les dindons, je suis moins sûr, mais tout me fait croire qu’ils viennent confirmer le présage du chien jappeur. Ainsi, les dindons seraient l’auditoire, l’assemblée qui écoutera ce Rhobin fort en gueule.

— Vous me faites sourire, jeune homme. Vous ne pensez pas plutôt que l’enfant de la Grand’Plaine puisse devenir un grand homme d'état, un patriote, un homme de principe ?

Le rêve de ma vie serait réalisé. C'est un enfant de ce genre que je rêve d'accoucher un jour.

— Docteur, un mot en partant : Vous connaissez les Rhobin : des partisans, des fanatiques, qui ont toujours voté pour le même parti. Le nouveau-né doit être déjà « peinturé » de la couleur politique de son papa. Fermez les gros livres et méditez ce certificat.

Mais le docteur ne m'écoutait plus. Il recommença de disserter sur ce grand homme qu'il rêvait de mettre au monde et qui contribuerait au renouveau spirituel de notre pays, en même temps qu'à sa gloire personnelle. Il ne croyait pas à l'hérédité, mais aux présages.

Pour lui, son cher nouveau-né, son nouveau-né de prédilection était pour l'heure l'enfant Rhobin. Il était sûr et certain que de ce Rhobin quelque chose de grand sortirait. Malgré ses toquades, le docteur Blondin était une grande âme, un homme sincère et dévoué. Il considérait sa carrière de médecin comme un sacerdoce. Il s'imposait de grands sacrifices pour ses malades.

Il ne comptait pas son temps, ni ses peines. Il rêvait d'accomplir tout son devoir d'homme dans cet humble patelin qu'il avait choisi pour pratiquer son art. Il voulait contribuer pour sa part obscure à l'affermissement du milieu où il vivait. Il se refusait à vivre égoïstement pour de l'argent.

Son caractère rêveur aidant, il était précocement devenu une sorte de mystique du dévouement et du service social.

Malgré ses bizarreries de caractère le docteur Blondin était de ces médecins que j'estimais profondément. Je ne voulus pas le contredire davantage.

§ § §

Les trois cloches carillonnaient à l'église. On venait de baptiser Jean Rhobin.

3

Le nom de Jean Rhobin était inscrit pour toujours dans les registres de la paroisse de La Baie, l'une des plus vieilles localités de la province de Québec.

En 1681, monseigneur de Laval, premier évêque de Québec, visita lui-même la première mission établie dans le manoir seigneurial de Michel Cressé. Celui-ci était parent par sa mère, du grand poète satyrique français, Molière.

Cette paroisse est donc remplie de l'héroïque histoire des premiers temps de la colonie.

Les Rhobin, partis de France, furent l'une des premières familles de colons à venir s'établir en cet endroit. Le site est incomparable. Il domine toute la nappe d'eau majestueuse du lac Saint-Pierre.

Les Canadiens nés à La Baie sont tous fiers du lien qui les a vus naître.

Et les Rhobin sont de ceux qui réclament, encore aujourd'hui, les plus beaux gestes de notre histoire.

En effet, si l'on suit, de leurs origines à nos jours, toutes les péripéties, les démêlés civils et religieux, qui survinrent à travers les trois siècles d'histoire de cette paroisse, on rencontre toujours un Rhobin, fort, influent, opiniâtre, têtu.

* * *

Vers 1760, La Baie passait par les phases les plus critiques de son histoire.

La première église devenue trop petite, il fallait en bâtir une autre. Les habitants désiraient aussi un curé résident pour remplacer le missionnaire qui venait donner les secours de la religion, le dimanche seulement.

Les autorités ecclésiastiques étaient prêtes à favoriser la construction d'une nouvelle église, à condition que les paroissiens bâtissent en même temps un presbytère. Malheureusement, il existait, parmi les habitants, une scission profonde quant au site à choisir pour ériger les nouveaux édifices.

Anselme Rhobin, le notaire royal du temps, tint un des principaux rôles dans l'affaire.

On peut lire dans l'histoire de La Baie par l'abbé Joseph-Elzéar Bellemare : « Anselme Rhobin, comme notaire, était irréprochable. Ses actes sont rédigés avec beaucoup de soin, de clarté, et une écriture parfaite. Les redditions de comptes et autres actes civils, qu'il prépara dans le temps pour la fabrique, ne laissent rien à désirer. Comme homme public, sa parole mielleuse et insinuante lui donnait beaucoup de prestige sur le peuple, qui mettait en lui une confiance aveugle. Mais il abusa de sa popularité. Quand il épousait une cause, il mettait à la défendre une ténacité, une persistance qui allait jusqu'à l'opiniâtreté. Pour en assurer le triomphe, il ne reculait alors devant aucun moyen ; et on lui reprocha souvent des procédures illégales, et même de la fourberie. Ce notaire mettait toujours le trouble dans la paroisse. »

L'histoire rapporte que Rhobin gagna son point. L'église et le presbytère se bâtirent, là où lui et les siens avaient souhaité les voir ériger.

Si je rapporte ce fait historique, c'est pour bien montrer que les descendants du notaire Rhobin n'ont rien perdu de leur traditionnelle détermination de caractère.

Le père de Jean était un homme fourré partout. Bon citoyen, bon catholique, ferme, résolu, tenace, souvent entêté.

Le dimanche, après la grand'messe, on pouvait le voir à la porte de l'église qui discutait avec un groupe de paroissiens. Il causait tant qu'il y avait une personne pour l'écouter. Sa pipe à la main, qu'il tentait à tout instant d'allumer, il gesticulait. Quelquefois, l'*Angelus* était sonné et Pierre Rhobin jasait toujours. Son cheval était attelé depuis longtemps et toute la famille avait pris place dans la voiture ; avec patience, on attendait le père pour partir. Quand la famille Rhobin avait quitté le village, on était certain que tout le monde était parti.

Il était crieur public. Quand il avait rempli ses fonctions, il n'oubliait jamais de faire quelques remarques d'intérêt personnel.

Doué d'une intelligence vive, d'un bon jugement et favorisé par une santé robuste, Pierre Rhobin était très actif et rendait d'immenses services à ses concitoyens. Si le feu passait par quelque part, ou si quelqu'autre calamité frappait certain paroissien, il était le premier à organiser les corvées, à faire la quête.

Madame Rhobin était une jolie grande personne à la mine distinguée ; une femme très sociale, très charitable, qui pénétrait partout où la charité chrétienne pouvait être pratiquée. Elle visitait les malades du village, aidait à ensevelir les morts, tout en conduisant la cuisine de la maisonnée en deuil. Quand une bière quittait une demeure pour les funérailles et le cimetière, on lui confiait toujours la charge de ranimer, par ses paroles énergiques et réconfortantes, la personne la plus affligée qui menace souvent de s'évanouir.

Comme son mari, elle s'occupait de toutes les organisations paroissiales et était d'une habileté remarquable à monter des représentations théâtrales au profit des bonnes œuvres.

* * *

Père et mère d'une nombreuse famille, monsieur et madame Rhobin étaient le couple le plus avantageusement connu de La Baie.

Ils avaient conservé toutes les bonnes traditions de leurs ancêtres. Ils avaient aussi su se débarrasser des vieilles routines et devenir des cultivateurs progressifs. La seule coutume néfaste que le père Rhobin n'avait pas rejetée était l'esprit de parti, nouveau-né dans notre histoire mais qui s'est enraciné depuis cent ans et ne semble pas prêt de disparaître.

En temps de lutte électorale, Pierre Rhobin n'était plus le même homme. Son opiniâtreté le rendait très souvent ridicule. Il n'était pas dépourvu d'instruction : il avait fait quelques années d'études primaires. À l'annonce des élections, le bonhomme changeait entièrement de métier. Ce brasseur d'affaires politiques abandonnait les travaux de la terre à ses garçons pour parcourir le comté, accompagné de deux ou trois de ses partisans. Quand quelqu'un s'informait à son épouse si Pierre était chez lui, elle répondait sur un ton de bref mécontentement : « En temps d'élection, ne demandez jamais où est mon mari ! »

Il organisait des comités, s'occupait de trouver les sommes nécessaires pour acheter les votes des dissidents, et faisait, plusieurs fois par jour, de stupides petits discours remplis de fanatisme. Toutes les vieilles rengaines de partisan trop zélé y passaient.

Dans sa détermination de remporter la victoire finale, il va sans dire, qu'à chaque élection, il parvenait à faire élire le candidat de son choix. Son protégé recevait l'appui d'un homme actif, énergique, minutieux.

Pierre Rhobin connaissait tout le monde dans son comté. Il savait aussi comment s'y prendre...

Le « gros gin » coulait à flot. Si dans un comité on lui faisait remarquer que cette boisson allait manquer, il répondait : « Servez le reste à l’eau chaude. »

Tout de même, une fois, il perdit la bataille.

Imaginons Pierre Rhobin battu : assistant au triomphe de ses adversaires. Il ne pouvait en croire ses yeux : c’était la première fois de sa vie qu’il se faisait rincer. La colère l’emporta : il s’en suivit d’assez rudes échauffourées. Cependant, il s’attira de dures représailles. Le peuple avait été appelé aux urnes un certain samedi.

Après avoir eu la précaution de saouler l’agent de police avec les restes de boisson de cette campagne électorale, les adversaires couvrirent les murs extérieurs des habitations de placards et de banderoles où l’on pouvait lire toutes les injures imaginables à l’égard de Pierre Rhobin. Plusieurs citoyens enlevèrent celles qui se trouvaient à la portée de la main ; mais ces affiches étaient si nombreuses que, le lendemain, il en restait encore quelques unes quand Pierre arriva pour la grand’messe.

Rouge de colère, le vaincu de la grande lutte se rendit au presbytère se plaindre au curé. Cet incident fâcheux retarda la messe de quelques minutes.

À l’évangile, le curé monta en chaire. Scandalisé par ce manque de charité, il réprimanda énergiquement les auteurs de cette bacchanale. Il fit même l’éloge de Pierre Rhobin, qui prétendait ne faire jamais usage de boisson même en temps de campagne électorale.

Le brave curé avait en partie vengé la double humiliation de Pierre. Comme tous les Rhobin de l'histoire de La Baie, Pierre, par son talent d'homme résolu, venait de gagner une grande bataille, emportant dans la défaite, les derniers honneurs du combat. Les ancêtres avaient bien débuté...

* * *

Les fils Rhobin, à l'instar des ancêtres, étaient des roublards, de fins matois.

Comme leur père, ils ne mettaient jamais le trouble inutilement ; au contraire, ils passaient pour des garçons conciliants, toujours bien disposés.

Les autres jeunes gens du village les respectaient beaucoup. Dans les parties de plaisir, les organisateurs comptaient sur les fils Rhobin pour animer les fêtes. Si quelqu'un donnait une soirée de réjouissance, une noce, c'était un privilège de s'assurer leur présence.

Ils exerçaient bien leurs petites malices, en prenant part à tous les tours et à toutes les farces que l'on se permettait souvent à la faveur de la nuit.

C'était au temps où l'on enlevait les bancs sur les balcons des rentiers. Le matin, ces braves gens cherchaient souvent de longues heures avant de retrouver leur banquette, qu'ils trouvaient parfois très loin de leur demeure.

Pauvres rentiers de village ! les jeunes gens ont toujours pensé à vous ! il ne faut pas leur en tenir compte, ils savent que votre seul souci est de ménager, de gratter, de sauver vos sous.

D'autre part, les Rhobin avaient une autorité telle dans le village qu'il ne s'y passait pour ainsi dire rien sans leur permission. Ils ne permettaient jamais à un étranger de venir faire le drôle dans leur patelin.

Une fois – c'était au premiers temps du cinéma – un individu vint donner une représentation cinématographique. Il voyageait dans une roulotte qui contenait tout le bagage, tout l'attirail des vrais bohémiens crasseux du bon vieux temps.

Quel émoi dans le village ! « Des vues animées, le soir ! » L'assistance s'annonçait tellement imposante que le promoteur décida de donner sa soirée en plein air. À la tombée du jour, la foule ne se fit pas attendre, une bonne partie de la population était rendue sur les lieux.

L'obscurité était devenue suffisante pour que le projecteur commençât à projeter sur la toile blanche les premières scènes de la représentation.

Cependant, le cinéaste ambulant travaillait toujours à mettre la machine au point. L'auditoire commençait à s'impatienter, à désespérer même, de voir ce que plusieurs n'avaient jamais vu.

De temps à autre, quelques jets de lumière perçaient sur l'écran pour se confondre avec un seul personnage, dans une apparence optique désagréable. L'acteur était l'imprescriptible Charlie.

Après une heure d'efforts pour essayer de faire tourner le film sur son fuseau, tout ce que l'on avait vu, c'était Charlie, qui, la bouche ouverte et la langue rabattue sur le menton, essayait d'ajuster son faux col. Il échappait son bouton, pour le ramasser aussitôt dans un empressement comique. Au milieu de cette promiscuité de vision, on pouvait lire avec beaucoup de difficultés : Charlie ajuste son faux col ; ou encore : Charlie a perdu son bouton de « collet. »

Après avoir montré la même scène une quinzaine de fois, le promoteur découragé, voyant qu'il ne tirerait rien de plus de son film usé, presque fini, annonça au grand désappointement de l'assistance, que son projecteur était brisé.

Quelques-uns se firent rembourser leur droit d'entrée, tandis que plusieurs quittèrent le lieu d'amusement improvisé sans s'occuper de réclamer.

Les Rhobin et plusieurs de leurs compagnons se tenaient à l'écart, surveillant l'étranger qui venait de rafler une somme assez rondelette à la population mécontente.

Quand leur homme fut endormi, ils enlevèrent les quatre roues de sa voiture pour les transporter au lac. Ils les éparpillèrent dans la commune à trois ou quatre milles de distance l'une de l'autre. De plus, ils écrivirent une pancarte qu'ils collèrent bien en vue sur la roulotte du cinéaste ambulant. Le lendemain matin, le pauvre diable pouvait lire l'avis suivant : « Tu n'es pas prêt à partir, Charlie n'a pas encore fini d'ajuster son faux col. »

4

Jean entra dans sa quinzième année. Il était le benjamin d'une famille de dix enfants : quatre frères, cinq sœurs.

Jérôme, l'aîné, était devenu missionnaire chez les pères blancs. Jeanne et Isabelle avaient prononcé leurs derniers vœux chez les sœurs de l'Assomption.

Ces trois enfants étaient la consolation de la mère Rhobin devenue vieille. Elle avait toujours demandé au ciel de donner aux siens la grâce de la vocation religieuse.

Elle recevait avec la plus grande joie la correspondance irrégulière de son fils missionnaire, laquelle était remplie de bonté, de reconnaissance et de l'esprit d'abnégation le plus résolu.

Toutes les vieilles des alentours réclamaient le privilège de lire les lettres de Jérôme. Sous cette tutelle religieuse, il tenait plusieurs pieuses familles de la paroisse.

Ce courrier d'Afrique contenait de très émouvants récits sur les privations que le missionnaire devait s'imposer et qu'il supportait courageusement pour que Dieu fît grâce et miséricorde à tous les membres de sa famille et aux autres âmes qui lui étaient confiées.

Sa mère gardait ses longues lettres dans la poche de son tablier ; quand le travail lui laissait quelques loisirs pour s'asseoir et se reposer, elle en relisait certains passages, qui étaient pour elle de véritables prières.

J'ai eu l'occasion de lire une de ces lettres, qui, en effet, éveillaient beaucoup de sentiments, et sur lesquelles se dévoilait le caractère déterminé de cet autre Rhobin :

« Rappelle-toi, écrivait-il à sa mère, que je suis Rhobin, et que ce ne sont pas les têtes noires d'Afrique qui vont me faire céder. J'ai beaucoup de peine à entrer dans la caboche de ces indigènes, qu'il existe un Dieu ; mais je suis résolu, obstiné même, à préparer pour le ciel un bon nombre d'âmes. Ne vous inquiétez pas à mon sujet. Je me porte bien et j'éprouve beaucoup de consolation en relisant vos lettres sur lesquelles vous semblez satisfaite de votre Jérôme. »

Cette lettre, qui m'était tombé un jour sous la main, remplissait de longues pages, et, presque à chaque ligne, on découvrait cette fermeté de caractère, qui, avec la discipline religieuse, faisait de ce missionnaire Rhobin un rude gaillard et un apôtre zélé.

* * *

Cependant ces épîtres chaleureuses n'évoquaient pas les mêmes sentiments chez le père que chez la mère. Elles procuraient à cette dernière, une consolation parfaite ; la vieille y trouvait le vrai baume chrétien, nourriture de toute âme ordonnée et orientée vers le ciel.

Le père Rhobin n'était pas aussi enthousiaste des missions lointaines. Il avait fait instruire ses fils pour en voir au moins un, devenir un grand politique, un homme d'état distingué. Il aimait les tribuns fougueux, il chérissait l'éloquence. Les orateurs le transportaient d'enthousiasme. Sans le dire à sa femme, il regrettait que son fils s'en fût allé si loin et se fût donné à une tâche si obscure.

— Ah ! toi, disait-il à son épouse Valentine, les rêves de ta vie sont réalisés. Tu pries toujours pour que nos gars fassent des prêtres, moi, je souhaite encore avoir un garçon dans la vie publique. Si j'ai envoyé mes fils au séminaire, c'était simplement pour leur donner une formation supérieure à la nôtre. Leurs études terminées, Jérôme a embrassé l'état religieux, Omer est devenu médecin, et Joseph notaire. Je ne les trouve pas malheureux, loin de là, mais moi, je ne suis pas parfaitement heureux.

— Mais quelle carrière voulais-tu donc qu'ils eussent choisi ?

— Ah ! Je ne t'en ai jamais parlé, ma chère Valentine. J'aurais aimé être un brasseur d'affaires. J'aurais mêlé le tout à la politique et nous aurions certainement mieux vécu.

— Moi, répondit Valentine, je suis contente de la vie rude, laborieuse que nous avons menée ; je déteste la politique.

— Et l'industrie, le commerce, ne sont-elles pas d'intéressantes occupations, plus enviables que les accablants travaux de la ferme ?

— Ces arts industriels ont sûrement quelque valeur pour tout Canadien qui pratique le vrai patriotisme. Mais si tu mêles ces dernières carrières à la politique de parti, elles deviennent, la plupart du temps, des métiers où suintent la stupidité, la fourberie, la honte.

— Les Rhobin n'ont jamais trempé dans aucune entreprise politique scandaleuse. Ils ont toujours travaillé à faire élire des hommes publics, à établir un bon régime et à faire triompher les opinions de la majorité du peuple.

— Ouais ! C'est ce que tu penses. Tu ne t'aperçois donc pas que tu travailles pour les gros financiers.

Avec toute ta politique et tes cabales, tu travailles à détruire ce que nos ancêtres nous ont légué.

— Écoute ! Valentine, je me suis occupé de politique toute ma vie ; je ne peux toujours pas m'en laisser imposer par une femme.

— Bien pauvre raisonnement ! celui des partisans. Avec tes toquades politiques et celles de tes adversaires, on n'avance à rien en ce pays. On est *rouge* ou *bleu*, et on ne veut entendre que des raisonnements basés sur deux couleurs de l'arc-en-ciel. Tu trouves cela important, toi, tu es bien à plaindre. Enfin tu ne prétends toujours pas que, si nos garçons se mêlaient de faire de la politique, ils fussent si aveugles, si bêtes. Il n'y a que les vieux comme toi qui traînent ces rengaines de parti.

* * *

La mère Rhobin connaissait son affaire. Elle savait que son mari était au service d'un groupe de *trustards,* qui étouffent le peuple dans l'étau de la haute finance. En vieillissant elle s'était élevée au-dessus de ces petites chicanes, elle raisonnait juste et maudissait les jours, les semaines, que son mari perdait à suivre les directives d'un groupe.

L'ambition, l'intérêt personnel, le chantage de certaines girouettes politiques, sont le brigandage le plus pervers que la nation doit subir dans la lutte pour notre survivance.

— Pierre ! ajoutait-elle, si j'étais certaine que Jean fût plus tard un politique honnête et indépendant de toutes les intrigues, je souhaiterais tout de suite que notre benjamin fût envoyé au collège, orienté et même influencé vers cette carrière. Mais de nos jours, que peut-on espérer avec l’intimidation qui règne, avec le patronage. Puis, est-ce que ça t’a donné quelque chose à toi, la politique ? À quoi bon apprendre le grec, le latin, pour, plus tard, combattre des couleurs et non des doctrines ? Quelle différence y a-t-il entre un bleu et un rouge ? Je veux que tu me le dises ! Nos deux clans politiques sont des jumeaux adorés des cliques. On se bat pour les tenir en santé, tandis que la majorité du peuple désirerait les assommer à coups de bâton.

Quand Valentine était partie, il n’y avait plus moyen de l’arrêter.

— Non. La politique de parti, ça ne vaut pas l’humble métier de vendeur de petite bière d’épinette à un sou le verre. Un sou gagné par le sourire du client qui étanche agréablement sa soif, dépasse de cent coudées les fricassées financières versées à la faveur des coteries d’administration publique.

— Tout de même, Valentine, nous pourrions risquer de donner de l’éducation à Jean ; ensuite, il fera lui-même le choix de sa carrière. Tu sais que nous n’avons aucun bien à lui laisser. D’ailleurs, le meilleur héritage est toujours l’instruction. Si parfois tu me prends à influencer Jean, à réveiller en lui les sentiments d’un vieux politicien de parti comme je suis, il ne faudra pas que notre vieillesse soit troublée par ce bon naturel que j’apporterai certainement dans le trépas… À propos, j’ai rencontré le docteur Blondin. Il fonde de grandes espérances sur l’avenir de Jean. Il est persuadé qu’il jouera un rôle important dans la vie publique.

— Comment le docteur peut-il connaître l’avenir de notre dernier-né ? Depuis sa naissance, il ne l'a revu que deux ou trois fois en passant.

— Bien ! tu sais que les docteurs possèdent de gros livres où ils puisent des mots étranges, difficiles à saisir. Cependant, il m'a certifié que Jean sera un habile politique. De plus, il m'a souhaité longue vie ainsi qu'à toi, Valentine, pour que nous puissions voir ces beaux jours où toute la famille Rhobin fera parler d'elle.

— Vieux rêveur, va. Toi et le docteur Blondin, vous faites une belle paire. Tu n'as pas honte de croire à des balivernes semblables.

§ § §

Jean venait de finir son année chez les frères des écoles chrétiennes, au collège du village.

Pendant les vacances, il fut décidé qu'il poursuivrait ses études au collège classique.

5

À l'ombre des pins qui inspirèrent à l'un de nos meilleurs poètes ses plus beaux vers s'élève le séminaire de Ramezay.

Fondé vers 1800 par un saint prêtre qui eut force démêlés avec les Rhobin de son temps, ce collège est l'un des plus anciens de la province ; il possède une riche bibliothèque.

Jean Rhobin devait commencer ses études

secondaires au mois de septembre, mais une pneumonie faillit l'emporter ; il ne put faire son entrée qu'aux derniers jours d'octobre.

Le paysan laissait, une fois de plus ses troupeaux paître une herbe devenue rare. C'étaient les dernières libertés de ces mornes animaux qu'on devait renfermer pour l'hiver. Ils grelottaient de tous leurs membres en frôlant les clôtures et les arbres. Leurs beuglements fendaient l'air de complaintes sourdes et leur rude appétit à brouter était presque disparu.

Une vaste mélancolie envahissait les prés, les bêtes, les arbres et toute la nature, précédant les âpres frimas de l'hiver.

* * *

Jean Rhobin était à cette époque un gros garçon jovial, plein d'intelligence et d'entrain. Ses cheveux blonds faisaient paraître ses joues plus colorées.

Cependant ce gros garçon aux traits prononcés avait l'air intelligent et il était entièrement dépourvu de fatuité. Toujours gai, folichon, il badinait, plaisantait sans bouffonnerie.

Beaucoup d'intrépidité naturelle le conduisait souvent à des excès de colère intempestifs. Entêté et fier, il cédait difficilement sous la menace des plus humiliantes corrections.

Après trois ou quatre années d'études au collège de Ramezay, Jean se révéla un élève de grand talent. Son intelligence supérieure était reconnue de tout le corps professoral.

Il aimait l’étude ; surtout l’histoire des Grecs et des Latins, où il découvrait des personnages dont il commentait le génie avec beaucoup de finesse et de psychologie.

Il retenait l’attention de ses maîtres. On fondait sur lui de grandes espérances ; et il s’en doutait un peu : ce qui n’était pas pour lui déplaire.

Ses compositions littéraires étaient originales, remplies de remarques singulières où perçait un esprit assez comique.

À ses heures, il se révélait un critique, un polémiste. Il se plaisait à terrasser les malhonnêtes, les fourbes, les méchants. Y avait-il beaucoup de conviction dans tout cela ? Il faudrait voir.

En attendant, il se sentait satisfait de lui-même, il jouissait de sa belle âme. Il ne craignait pas l’avenir. On ne craint pas l’avenir quand on réussit bien dans ses thèmes.

Serait-il du petit nombre de Canadiens qui savent se tenir debout, sans jamais se coucher à plat ventre ni s’avachir devant les duègnes de nos deux partis politiques jumeaux ? On l’espérait dans son entourage.

Combien d’orateurs, de journalistes, d’écrivains se targuent d’être à la page ; ils se cabrent devant les principes, les idées que réclame le progrès moderne. Ces innovateurs se cachent la figure sous le masque des grands mots en « isme » pour défendre de petites intrigues politiques ; ou encore, pour rester tout simplement tacites, sourds à leurs devoirs d’hommes libres et dignes.

Ils renient le passé de nos ancêtres et crient : Vive la Révolution française ! Cette page honteuse de l'histoire de France fait toujours leurs délices ; les « patriotes de 1789 » leur gloire.

Jean Rhobin espérait bien ne pas être de ceux-là. D'ailleurs, il était violemment de droite. Il avait lu Béraud et Daudet ; il se proposait de lire Maurras. Il rêvait de camelots du roi, de grands déploiements patriotiques où il occuperait une place de choix. La première, pourquoi pas ?

§ § §

Jean aimait beaucoup la langue grecque.

Sans lire Homère, Sophocle, Eschyle dans le texte, il les traduisait très rapidement, et là où ses confrères rencontraient de véritables obstacles, il réussissait des versions parfaites.

En ce temps-là, au collège de Ramezay, on punissait les défaillances de conduite en donnant aux élèves indociles des vers grecs à apprendre par cœur.

Jean était volage ; il « attrapa » plusieurs de ces punitions. Quand un maître lui donnait à apprendre vingt-cinq lignes grecques, il répliquait : « Pourquoi pas une tragédie complète de Sophocle ? » Il savait par cœur tout *Œdipe-roi*.

Plus encore qu'à la littérature ancienne et moderne, Jean Rhobin s'intéressait ardemment aux problèmes nationaux des Canadiens-français.

Il faisait partie du Cercle académique ; d'une voix chaude et éloquente, il haranguait ses confrères sur nos questions politiques. Il sentait qu'il faut dépasser le passé pour monter vers l'avenir, négliger certaines traditions et certaines routines stériles, pour faire place à un progrès de plus en plus fécond. Malgré son jeune âge, il constatait que notre peuple manque de formation intellectuelle… Il recommandait la lecture des bons livres. « Ne faites pas, disait-il, comme plusieurs professionnels, qui terminent un cours d'étude, et ensuite, passent le reste de leur vie à l'oublier. À la sortie de nos collèges et de nos universités, le « *full dress* » prend souvent la place de la mémoire, et la belle tenue que l'on s'efforce de soigner est le sauf-conduit, le visa de certains beaux messieurs. Le chapeau de soie est d'un grand secours après les études classiques. Il impressionne dans les démonstrations, les parades nationales, où, les patriotes crient sous la digne coiffure vous exhortant à faire ce qu'ils ne pratiquent pas. Pauvre accoutrement ! On te paie souvent bien cher ! »

* * *

Cette éloquence facile et ces enthousiastes discours de jeunesse ne manquent pas de naïveté. Toutefois, il arrive que ceux qui se passionnent, jeunes, pour de beaux sentiments persistent dans l'âge mûr à croire aux emballements de leur jeunesse. Jean Rhobin persisterait-il dans ses ironies contre les chapeaux haut-de-forme et l'attitude qu'ils représentent ?

Il l'ignorait lui-même.

En attendant, il était le héros habituel des séances académiques. À force de l'entendre parler, un peu à tort et à travers, de toutes les belles causes on avait fini par l'identifier avec elles. On comptait sur lui pour les défendre indéfiniment. Il était sacré futur grand homme, futur héros national.

Il se grisait d'ailleurs de ces succès académiques et il n'était pas loin de se croire un héros bien qu'à nul moment de son existence il n'eut envisagé l'héroïsme avec le moindre sérieux.

Il était en passe de devenir le type même de nos jeunes gens bien, de ces romantiques de l'éloquence superficielle qui ne croient pas un mot de ce qu'ils disent, parce qu'ils n'ont jamais pensé, mais qui chaussent sans vergogne les bottes de sept lieues de la rhétorique collégiale.

Dans trop de collèges de notre province on refait depuis trente ans les mêmes discours. On s'imagine parler de quelque chose et croire à un avenir quelconque. On se livre en fait à un dévergondage de creuse éloquence qui masque trop souvent les réalités actuelles.

* * *

Jean Rhobin n'était donc pas encore un de ces tristes jeunes gens fascinés par le cinéma. Il appréciait mieux un beau coucher de soleil, un splendide clair de lune, ou le crépuscule d'une mélancolique soirée passée dans l'isolement.

Il songeait non seulement à éclairer ses compatriotes, à les encourager, mais aussi à les blâmer, à désapprouver leurs bêtises. Tout cela, en théorie, dans des discours appris par cœur.

En pratique, il n'avait jamais réfléchi l'ombre d'un instant au moindre problème sérieux. Il se grisait de grands mots auxquels il ne tenait pas à donner un sens profond.

Je pense que cette paresse de l’esprit est l’une des principales causes qui nous empêche de saisir les opportunités qui nous sont offertes. Il faudrait à tout prix penser ces grands mots que l’on emploie sans les peser, se soucier de vivre plutôt que de rêver grand.

§ § §

Jean Rhobin avait même écrit une pièce de théâtre qu’il fit jouer devant la communauté. C’était une comédie fort bien imaginée, très amusante, qui s’intitulait *En classe*.

Il avait donné les principaux rôles à des compagnons qui pouvaient incarner, le mieux possible, la voix et les manières des professeurs. Chaque classe était représentée. Les acteurs étaient désignés sous les noms authentiques des maîtres. Ceux-ci avaient donc le privilège de se voir personnifiés sur la scène dans leurs propres activités pédagogiques. La pièce n’avait rien de blessant, de vulgaire. Au contraire, certains professeurs riaient aux larmes. Jean reçut des éloges pour son talent d’auteur comique. Le grand homme se manifestait décidément dans tous les domaines.

§ § §

À la fin de son cours, Jean Rhobin commençait à fléchir dans le domaine de la discipline. Sa conduite était loin d’être irréprochable ; il ne pensait qu’à déserter le collège pour aller flâner en ville, et même pour se rendre jusque chez lui à La Baie. Il avait tellement pris conscience de son importance qu'il ne pouvait plus se priver de rien.

Au retour de ses escapades, il recevait les plus sévères remontrances. Un jour, il fut décidé par les directeurs du comité disciplinaire qu'il serait renvoyé. Mais, on considérait son talent et Jean Rhobin, qui avait le diable au corps, fut de nouveau pardonné.

Un dimanche, on lui imposa une plus lourde punition.

Jean décida de se venger.

Se souvenant du succès qu'il avait remporté l'année précédente, avec sa revue théâtrale, *En classe,* il décida d'en monter une seconde.

— Qu'est-ce que j'inventerais, se demanda-t-il, pour rire un peu de ces maîtres qui apportent trop de zèle à vous soumettre aux règlements ? Je les attirerais facilement à une nouvelle séance : ils se rappellent encore les rigolades du passé.

Jean ne souhaitait pas la présence de tous les professeurs : il suffisait que trois ou quatre de ses maîtres, sur lesquels il désirait assouvir sa vengeance, fussent présents.

Il avait pourtant bon cœur et savait qu'on ne le punissait pas inutilement ; mais son goût de la popularité le poussait à faire admirer son génie inventif. Puis, il avait sa petite vengeance d'enfant gâté à exercer.

Sa nouvelle pièce de théâtre s'intitulait *Le Déluge.* Ses compagnons lui demandèrent :

— Comment feras-tu pour jouer le déluge, sans eau ?

— Il y aura de l'eau, répondit Jean. L'eau, ce n'est pas ce qu'il y a de plus rare.

Jean mit plusieurs semaines à reproduire les différentes scènes qu'il avait imaginées.

Toute la communauté se perdait en conjectures sur la nouvelle création de Jean Rhobin. Comment pouvait-on jouer la pièce de théâtre *Le Déluge* sans inonder la salle de spectacle ?

Les élèves étaient curieux de savoir si le nouveau drame serait tragique ou comique ? L'auteur laissa entendre qu'il devait être plutôt tragique :

— Le titre vous en dit assez long. Le vrai déluge où Dieu n'épargna que Noé et ses fils n'était certainement pas comique.

Le soir de la représentation, plusieurs membres du personnel dirigeant prirent place à l'avant-scène. Jean remarqua que ceux qu'il désirait voir présents occupaient déjà leurs fauteuils.

Le Déluge était un mimodrame. Les décors étaient réussis. On voyait l'arche de Noé qui voguait sous les frises. Celles-ci donnaient presque l'illusion d'une scène du véritable déluge de l'histoire du monde.

Jean se tenait dans la boîte du souffleur avec le boyau à incendie qu'il avait détaché du mur voisin. Tout à coup, sur la scène, on put lire en grosses lettres : « Personne ne fut épargné au déluge. » Jean lança au plafond de la salle un jet d'eau qui retomba sur les premiers gradins de l'amphithéâtre.

Le fou rire s'empara de toute l'assistance. Le préfet de discipline et plusieurs professeurs s'amusèrent d’un rire plutôt jaune. Quelques élèves sifflaient ; le tohu-bohu était à son comble.

Notre loustic fut sévèrement réprimandé. On annonça son renvoi immédiat.

Comme on l’a dit, quelques professeurs, qui connaissaient son grand talent, prirent sa défense. Ils fondaient l’espoir que Jean pût remporter le prix intercollégial du prince de Galles. Ils furent obligés de le soustraire aux regards du préfet de discipline, qui était furieux.

La colère qu’il avait fait naître du *Déluge* ne semblait pas vouloir s’apaiser,

Depuis trois jours, on tenait Jean renfermé au dortoir. Fatigué de cette captivité, il trouva moyen de faire venir son père pour trancher la question.

Le père Rhobin se rendit au collège rencontrer son fils et apaiser ses maîtres.

Quand il eut appris ce dont il s’agissait, il demanda le préfet de discipline. Ce dernier était toujours dans le même état d’irritation, soutenant que le père devait retirer son fils du séminaire.

— Retirer mon fils, qui n’a plus que quelques mois pour terminer son cours. Eh ! il a dû en faire un cours, si vous ne comprenez pas vous-même qu’il est impossible de jouer au déluge sans eau !

Le préfet était un homme au cœur d’or, d’une grande générosité – comme tout le personnel dirigeant du collège Ramezay. Avec un sourire cordial, qui était sur sa figure presque le signe de la sainteté, il permit à Jean de terminer son année.

Tout le monde s’amusa longtemps de cette farce excentrique, de cette extravagante hardiesse. Les condisciples de Jean Rhobin en conclurent une fois de plus qu'un surhomme était né parmi eux. Ce qu'il en fallait du toupet tout de même pour se permettre de telles galéjades !

* * *

Bref, lorsque Jean Rhobin quitta le séminaire, où il venait de terminer des études brillantes, il était l'élève le plus populaire.

Il ne lui manquait qu'une chose, du caractère.

Sa facilité étonnante à tout assimiler, son caractère gouailleur et bon enfant, son amabilité superficielle et goguenarde, son entrain, faisaient de lui le type du jeune homme aimable et talentueux. Il semblait promis à un avenir brillant.

Ses confrères de collège le voyaient déjà député et ministre. Surtout ils attendaient de lui de grandes choses. L'œil, plus sceptique, de ses maîtres n'attendait de lui rien qui vaille. Il était déjà promis aux succès faciles. Comme tant de nos grands hommes il préférait toujours un mot d'esprit à une bonne œuvre, une bonne blague à une bonne loi.

6

Marthe Duval de La Baie : un beau nom, une belle fille.

Grande, svelte, brune aux yeux noirs.

Virtuose du violon, elle prenait, sous le charme de son jeu, une figure d'artiste où l'on pouvait lire toute l'expression des sentiments que les plus belles mélodies savent évoquer.

Elle exécutait ses pièces favorites avec beaucoup de brio car elle possédait une bonne technique de la touche et de l'archet, qui lui faisait maîtriser toutes les variations de mouvements.

Quand elle exécutait une pièce difficile, cela lui faisait ouvrir de grands yeux inquiets, mais énergiques et sûrs, qu'elle recouvrait ensuite de ses longs cils, avant de chanter.

Son âme de violoniste semblait la transfigurer.

Grande admiratrice de la célèbre Maud Powell, elle ne jouait jamais sans évoquer en elle la virtuosité de cette musicienne. Elle aimait son répertoire et exécutait plusieurs de ses pièces avec une technique presque identique à la sienne. Son professeur l'exhortait fortement à affronter le grand public ; à son avis, elle pouvait sans difficulté acquérir rapidement une renommée à laquelle elle aspirait.

* * *

Sa mère était très fière de son talent. Elle eut voulu la voir donner des récitals dans les théâtres des grandes villes.

Le père était un bigot pusillanime. Il ne faisait pas confiance à la vie. Il ne voulait pas permettre à sa fille d'aller jouer dans les centres urbains.

« Tant que je vivrai, disait-il à sa femme, Marthe n'ira pas s'exposer à la débauche. Si ma fille veut quitter la maison, elle n'a qu'à décider elle-même de son sort. Si elle commence cette vie d'artiste, je ne veux plus la voir revenir parmi nous. Je ne consentirai jamais à d'autres arrangements. Si elle part, je libère ma conscience de mes devoirs envers la seule fille que Dieu nous a donnée. Tant qu'elle sera sous ma tutelle, je ne peux me résigner à ce qu'elle fasse une carrière de cette sacrée musique. »

Quand Marthe jouait à une petite soirée villageoise, le père était toujours présent, plus préoccupé d'accompagner son enfant après le concert que d'entendre le programme musical qu'elle exécutait.

Cette étroitesse d'esprit n'était pas de nature à aider Marthe à suivre son penchant pour la musique.

Cette conscience timorée empêchait le pauvre homme de comprendre qu'une jeune fille qui dépasse la vingtaine a besoin de plus de liberté pour préparer son avenir ; et qu'un père ne doit pas mettre l'âme d'un garçon ou d'une fille en réserve dans une boîte de conserve, pour qu'elle puisse à la mort s'envoler vers le Maître de nos destinées. Il y a moyen de vivre sa vie honnêtement devant Dieu et devant les hommes dans la carrière de son choix.

* * *

Malgré ses vingt-cinq ans, Marthe restait toujours dans sa famille. On l'y traitait comme une enfant de quinze ans.

Elle aurait pourtant mérité de réaliser ses ambitions, tant elle travaillait à vaincre les difficultés de cet instrument si ingrat qu'est le violon.

Pour se consoler de sa vie d'artiste inconnue, elle continuait de travailler son violon, cinq ou six heures par jour.

On pouvait l'entendre exécuter sans interruption des mélodies, des sonates et des concertos des plus difficiles.

Quelquefois, son père entrait tard au logis, le soir. Il passait de longues veillées à jouer aux échecs avec des amis du village. Marthe en profitait pour pratiquer quelques passages difficiles de son répertoire. À certains moments, elle courait éveiller sa mère pour lui faire part d'une nouvelle découverte de sons. Celle-ci lui recommandait de se coucher et de se reposer :

— Dis-moi, à quoi cela te sert-il de tant travailler pour toujours rester dans notre petit village ? Tu sais que ton père ne te laissera jamais partir pour poursuivre ta carrière de musicienne.

Cependant Marthe ne perdait pas l'espoir de commencer un jour la vie de virtuose de concert. D'ailleurs, elle connaissait l'enthousiasme de son professeur pour sa tonalité et sa technique du violon. Elle savait qu'il ne restait qu'un seul obstacle à vaincre : la détermination de son père au sujet de son indépendance personnelle.

Hélas ! Son père était issu de paysans têtus. Cette sorte d'hommes ne capitule pas facilement.

* * *

Son cours terminé, Jean ne se sentait aucun goût pour commencer de nouvelles études. Il trouvait les professions libérales trop encombrées. En outre, il se voyait mieux dans l'industrie, et désirait se caser dans quelques grosses opérations financières, où il pût trouver un plus grand champ d'action pour répondre à son tempérament d'homme actif et ambitieux.

Toutefois, il rêvait aussi de devenir chimiste. Grand admirateur de Pasteur, il avait décidé de vouer son énergie et son temps à la biologie ; mais il ne se décidait pas vite. Depuis quelques temps, il pensait au mariage.

Jean connaissait Marthe Duval depuis plusieurs années.

Ils s'aimaient.

Ce premier amour le bouleversait. Il stimulait son désir de réaliser un salaire suffisant qui l'eût rendu immédiatement libre d'épouser la violoniste.

Il aimait la musique et passait de longues soirées en compagnie de son amie.

❧ ❧ ❧

Cet art, mêlé à celui d'aimer, produit dans l'âme et le cœur les émotions les plus enchanteresses. Ces deux passions, qui, en même temps, font admirer à l'homme l'esthétique de la musique et celui du beau sexe, peuvent difficilement être apaisées. Elles conduisent aux plus grands sacrifices comme aux plus méprisables bêtises.

Il n'est rien de tel que la musique pour provoquer de ces mouvements intérieurs qui se définissent mal et se manifestent par un frisson, un tressaillement, que tout mélomane éprouve, s'il est en même temps esclave de la plus folle passion humaine : l’amour.

Quand Marthe Duval, de La Baie, avait exécuté les pièces favorites de son ami, elle déposait son instrument sur le piano. Encore tout enivrée de la chaleur de son jeu, sa figure laissait voir une impression de fatigue, qui avait beaucoup d’emprise sur Jean.

Un soir, les paroles des deux amoureux avaient été plus intimes, Jean dit à Marthe :

— Je me perds en conjectures en songeant à votre père qui ne veut pas vous laisser partir pour la ville. Marthe, puisque je vous aime, je voudrais vous communiquer mes projets futurs. Votre père semble m’estimer et avoir confiance en moi ; vous le savez, il l’a déjà avoué devant vous.

— Que voulez-vous dire ?

— J’ai l’intention de partir pour les États-Unis. J’aimerais étudier la chimie, devenir un grand spécialiste. Puis, c’est une carrière lucrative. Nous pourrions nous marier. Bientôt donc je serai loin de vous. Pourtant, je continuerai à m’occuper de votre avenir en même temps que du mien. Dans ma nouvelle carrière, j’espère rencontrer des gens capables d’apprécier votre talent mieux que ne peuvent le faire les amateurs du village… En outre, je suis convaincu que votre talent doit se développer. Quand nous serons mariés, je vous aiderai à suivre votre carrière de violoniste. Je ne suis pas un égoïste. Je ne veux pas que ma femme soit une femme de journée à mon service. Je suis d’avis que vous poursuiviez dès maintenant vos études de violon. J’essaierai de faire pression sur votre père. Il faut qu’il en vienne à vous comprendre…

Marthe se contentait de répondre aux paroles optimistes de son ami.

— Je comprends très bien vos regrets. Hélas ! votre enthousiasme ne changera en rien l'obstination de papa. Vous savez qu'il est bien déterminé sur la question ; il a une idée fixe, dictée par sa conscience d'homme inquiet, scrupuleux. Vous perdez donc votre temps à essayer de le toucher avec les raisons que vous venez de m'exposer.

D'ailleurs, je ne suis pas sûre d'avoir tant de talent que ça. Mieux vaut peut-être renoncer à ce beau rêve…

— En tout cas, lorsque je serai aux États-Unis, j'écrirai à votre père. Je lui demanderai de vous laisser poursuivre vos études. Puis je reviendrai, un jour, vous épouser. À partir de ce moment, vous serez libre de continuer votre carrière. Si je reste ici à végéter, je ne puis être d'aucune utilité, ni à vous ni à moi… Je sais que je retarde notre bonheur, mais je ne peux vous épouser avant d'avoir quelque chose à vous offrir.

— Bah ! de nos jours, les jeunes filles ne se marieraient jamais, si elles attendaient la fortune. Rien n'est sûr dans la vie, c'est le destin qui mène tout. Avant de se fixer définitivement et de pourvoir à sa subsistance, le jeune homme passe par beaucoup de tâtonnements. En tout cas, sachez que j'attendrai.

— Ce sera, reprit Jean, le plus tôt que je pourrai le faire. J'ai hâte de vous délivrer de la tutelle de votre père. Sans doute, nous pourrions toujours nous tirer d'affaire avec votre musique ; mais la femme ne doit pas être le soutien de la famille. Tant que mon avenir sera incertain, Marthe, il faut nous priver du bonheur conjugal.

§ § §

Jean Rhobin partit pour les États-Unis. Il se proposait de se créer au plus tôt une situation et de se marier. Il avait bien oublié les grands rêves de transformations sociales et politiques que ses discours de collège laissaient présumer.

Il se rendit à New-York rejoindre un ami qui l'invitait depuis longtemps. Ce dernier était au service d'une compagnie de produits chimiques.

Jean s'adonna à l'étude de la chimie biologique. Dans ses lettres à Marthe, il expliquait longuement l'avenir qui déjà lui souriait beaucoup. Il espérait même faire quelque découverte qui le rendrait célèbre.

Il était loin de marcher sur les voies de Pasteur, comme il avait cru le rêver un instant. Il songeait tout bourgeoisement et uniquement à s'établir. Il n'était plus un héros que dans la tête et le cœur de Marthe Duval. Gagner sa vie, faire sa vie, petitement et rapidement, était son souci de l'heure présente. Plus tard peut-être, il penserait à autre chose. Ne doit-on pas d'abord être quelqu'un si l'on veut s'imposer, travailler un jour pour les siens ? Le malheur, c'est qu'on finit par oublier qu'on n'est pas seul au monde.

Peu à peu se dessinait en Jean Rhobin ce phénomène d'usure rapide de l'idéal qui ne se produit que trop rapidement en notre pays. Il devenait affairiste, terre à terre, homme d'argent avant tout.

* * *

Marthe surveillait le bureau de poste. Quand le courrier arrivait, elle était la première rendue, anxieuse d'apprendre si Jean avait écrit.

Bien que peinée par le séjour prolongé de son ami à New-York, la vie ne lui était pas trop pénible. Les lettres qu'elle recevait régulièrement, ranimaient son courage. Elle apprenait que Jean pensait beaucoup à sa fiancée, et elle préférait rester dans cet état de naïveté plutôt que de s'inquiéter de sa conduite.

Jean était fidèle. Son amour pour Marthe était toujours le même. Il aimait le conserver pour activer ses ambitions et réaliser la vie heureuse de l'hyménée.

Un jour, Marthe revenait chez elle avec la correspondance et les journaux de la famille. Sur l'une des lettres adressées à son père, elle aperçut le timbre américain et reconnut l'écriture de Jean. Le cœur lui palpita : elle devint pâle, nerveuse. Elle jeta le courrier sur la table de la cuisine en surveillant son père qui commença immédiatement à ouvrir ses lettres. Il ne fit aucune mention de celle qui venait des États-Unis.

Après en avoir pris connaissance, il la froissa puis la lança dans le panier à papier.

Marthe attendit que son père fût disparu pour s'emparer de la lettre. Elle monta à sa chambre pour constater qu'elle ne contenait qu'une simple récapitulation du long entretien qu'elle avait eu avec son ami la veille de son départ.

Elle saisit la plume pour faire part à Jean de l'effet que sa lettre avait eu sur l’esprit d’opiniâtreté de son père.

* * *

Marthe connaissait le talent, l’habileté de Jean. Elle avait toujours eu confiance que son fiancé pût toucher son père par les lettres qu’il devait lui adresser. Elle fut très déçue de l’impression que fit la première. Elle en fut même attristée, angoissée.

Son tempérament de musicienne lui fit ressentir davantage cette cruelle déception. Elle ne put soutenir le choc. Épuisée, elle commença à négliger sa musique.

Le père et la mère constatèrent cette négligence inaccoutumée. Elle dépérissait.

— Marthe, tu sembles perdre de l’entrain pour la musique ?

— Oui, papa. Pour notre petit village, je suis assez développée au point de vue musical. J’avais l’ambition de compléter mes études du violon, mais je sens que c’est une folie de continuer à jouer pour ne charmer que les quatre murs de la maison.

— Tu veux de nouveau nous quitter ?

— J’ai toujours désiré partir. Mais je n’ai jamais pu me décider à vous déplaire, à vous faire de la peine. Vous avez été si bon pour moi. Si vous n’avez jamais consenti à me laisser libre, je sais que ce n’est pas de mauvais cœur. Aujourd’hui, je ne voudrais pas vous abandonner dans votre vieillesse.

— Mais, pars, si tu es si malheureuse. Je ne veux pas que tu sois triste. Nous n’avons que toi d’enfant, je ne peux supporter de te voir ainsi affligée. En effet, tu parais souffrante, abattue.

Marthe éclata en sanglots : elle répondit :

— Non, papa, il est trop tard. Je n'aurais plus d'ambition ni de bonheur à me séparer de vous. Je dois vous obéir premièrement. Je serais malheureuse en pensant que vous le seriez vous-même.

* * *

Marthe était tout d'abord foncièrement chrétienne. Plutôt que de faire de la peine à ses parents, elle préférait se priver, se restreindre dans ses ambitions légitimes.

Elle ne passait pas ses jours en longues patenôtres, elle se sentait bien peu entraînée vers les grandes dévotions. Mais elle aimait Dieu et ses parents.

Dans sa résignation, Marthe n'en ressentait pas moins une lourde peine qui ruinait sa santé. Elle ne prenait plus son violon qu'à de très rares occasions pour chanter sa douleur.

Son médecin, le docteur Blondin, lui recommanda de cesser complètement ses pratiques pour quelques semaines ; ce fut le commencement de la maladie de langueur qui devait bientôt l'emporter.

Condamnée à passer ses jours sur une chaise longue, pour se distraire, elle écrivait à Jean ; elle mettait même en musique certains passages de ses lettres.

Son fiancé ignorait sa maladie. Marthe s'était bien gardée de lui rien conter. Il recevait ses lettres couvertes de notes de musique. Le soir, après son travail, il se rendait chez des amis pour les interpréter sur le piano.

Ses compagnons trouvaient que Marthe avait beaucoup de talent. Ils désiraient ardemment que Jean la fît venir pour qu'elle reçût toute l'attention des imprésarios de grands concerts à New-York.

Pendant ce temps, la tuberculose consumait la frêle constitution de Marthe. Elle changeait de jour en jour.

* * *

Le père inquiet, troublé à son tour, aurait voulu écrire à Jean, mais il se rendait compte qu'il était trop tard et que même s'il eût consenti à laisser partir sa fille, elle eut été incapable de le faire.

Chaque fois que Marthe recevait une lettre, le père s'informait quand Jean devait venir.

Il savait que sa visite eût pu lui apporter quelque regain de courage. Marthe répondait toujours que Jean n'avait ni le temps ni l'argent pour la venir voir.

Voyant que Marthe faiblissait de jour en jour, le père, désespéré, craignant même que la mort ne vînt lui ravir la seule enfant qu'il avait, résolut d'écrire à Jean.

Il demanda à Marthe si elle voulait qu'il écrivît à son fiancé.

— Papa, dit-elle, je vous ai toujours obéi; maintenant que je vais mourir, je vous demande comme dernière faveur de ne pas écrire à Jean puisque je désire mourir sans le revoir.

Quelques jours plus tard, Marthe s'affaissa de nouveau.

Les larmes aux yeux, le père écrivit à Jean que Marthe était mourante.

Le fiancé quitta tout, mais il ne put se rendre à temps. La veille de son arrivée, Marthe avait rendu le dernier soupir, les yeux fixés sur son violon et sur la photographie de Jean qu'elle avait toujours aimé.

* * *

Dieu avait-il voulu épargner à cette âme sensible une désillusion ? Mieux valait en tout cas que Marthe mourût plutôt que d'appartenir à un homme médiocre. Elle eût trop cruellement souffert à la longue. Elle n'eût pas tardé à sentir, avec son intuition féminine, les points faibles de ce bon garçon de mari que son admiration naïve de jeune fille lui voilait encore.

La violoniste avait emporté dans la tombe son illusion, son bel amour sans ombres. Mieux valait ainsi pour tout le monde. À la longue, son existence près de l'homme terre à terre que devenait Jean Rhobin eût été aussi terne que sa vie renfermée dans le patelin natal, loin de ces salles de concert dont elle avait ingénument rêvé.

7

Deux mois, plus tard, j'étais de passage à La Baie.

Chaque fois que je visite mon village natal, j'aime à me rendre au cimetière. Je me recueille un moment sur la tombe de mon père, ensuite je lis avec curiosité les vieilles épitaphes au milieu des fleurs odorantes. Quelques-unes de ces pierres tombales sont très intéressantes. Elles datent de plus de deux cents ans et portent sur leur base toute l'histoire de cette vieille paroisse du Québec.

Cette fois, le soleil était ardent. Les abeilles butinaient sur les géraniums et les glaïeuls. Le chardonneret mêlait son riche plumage aux différentes couleurs des fleurs. À une trentaine de pas de notre monument de famille, j'aperçus Jean Rhobin, qui priait sur le tombeau de Marthe Duval.

J'en fus tout ému. Je revoyais la musicienne et son violon et le souvenir de la beauté de Marthe me fit, pour quelques instants, oublier le décor naturel des riches parterres du cimetière.

❧ ❧ ❧

En m'apercevant, Jean voulut dissimuler. Il se retourna sur lui-même pour cacher les larmes que Marthe pouvait encore lui arracher.

Jean Rhobin n'avait pas trente ans, à cette époque. Il était encore capable de souffrir.

Le souvenir de la beauté et du talent de son amie, disparue pour toujours, lui semblait inoubliable. Hélas ! Sa faiblesse de caractère allait bientôt lui faire oublier tout cela. Privé de l'appui que lui apportait de loin cette femme fortement trempée, malgré son corps débile, il allait sombrer à jamais dans la médiocrité.

* * *

La mort n'épargne personne. Elle frappe les potentats de l'or, les cruels tyrans comme le plus humble berger.

La mort, c'est le désespoir des riches, des ventrus, des avares ; la vengeance des peuples opprimés contre le despotisme des persécuteurs.

De leur vivant, certains maîtres du monde font frapper des effigies, des médaillons sur lesquels ils prennent des airs de bravoure qui font pouffer de rire. Ce sont ces lâches despotes, qui, entourés de gardes puissantes, font mettre à mort des innocents, souvent dans d'affreuses souffrances.

De plus, ils cherchent une gloire morbide, macabre, au fond des tombeaux. Après avoir protégé leur peau avec des lances ou avec des fusils, ces ambitieux, ces scélérats savent trouver quelques imbéciles pour déposer leur décomposition dans de riches sarcophages, qu'ils ont le soin de faire placer sous des mausolées de pierre et d'airain.

* * *

Souvent, la mort passe avec calme ; d'autres fois, c'est la violence qui l'accompagne.

La mort naturelle qui suit l'agonie grave et paisible est généralement celle que l'on oublie le plus difficilement. Les sentiments qu'elle évoque ne sont mêlés à aucun incident particulièrement fâcheux qui trouble le souvenir. Au contraire, la mort accidentelle, violente, est toujours accompagnée de regrets, de pitié, de révolte, qui bouleversent la pensée dont l'esprit cherche à s'entretenir après la disparition d'un être cher.

Marthe avait laissé à Jean l'impression d'une agonie calme, sublime. L'entêtement du père venait quelque peu brouiller sa pensée, mais ce désagréable souvenir était largement compensé par les prières et les exemples du brave homme qui avaient aidé sa fille à gagner le repos de l'éternel séjour.

Avant de se retirer du cimetière, Jean m'invita à me rendre chez lui. J'acceptai. Enfin, j'avais l'occasion de causer avec ce garçon que je savais intelligent, mais dont l'avenir commençait à m'inquiéter, malgré les augures pompeux dont l'avait jadis auréolé le docteur Blondin.

Des petits enfants s'amusaient pieds nus à l'entrée du jardin. L'un d'eux faisait couler sur son genou une poignée de sable rendu presque brûlant par les chauds rayons du soleil. La mère de Jean, retirée dans un coin de la cuisine vaste et propre, filait la laine du pays sur un rouet.

Je connaissais la famille depuis longtemps. Après avoir refait connaissance, Jean me fit passer à sa chambre. Nous causâmes :

Il me confia toute la peine qu'il ressentait depuis la mort de Marthe ; il me fit voir les longues lettres dans lesquelles elle savait si courageusement dissimuler sa maladie pour ne pas troubler son travail et ses études aux États-Unis.

— Quelle générosité ! Quelle grandeur d'âme !

— Au fait, lui dis-je, quand retournez-vous à New-York ?

— Je n’ai pas encore pris de décision. Mon père et ma mère souhaitent que je retourne au plus tôt. Ils prétendent que c’est le bon moyen de surmonter l’épreuve qui vient de me rendre tout à fait indifférent à la vie. Ils ont raison.

— Le croyez-vous ?

— En restant ici, le souvenir des lieux que j’ai trop longtemps fréquentés ne fera qu’activer mon chagrin. Au contraire, si je pars, j’ai meilleure chance de me distraire. Cependant, je ne me sens plus attiré vers ce grand pays : les États-Unis. Quand on est né dans l’atmosphère tranquille de notre paisible paroisse, pour se réveiller le matin au chant des oiseaux, se coucher le soir en respirant l’air frais et reposant des champs qui nous entourent, et qui nous apportent cette suave odeur de foin coupé, on n’est pas pressé d’aller crever dans les vapeurs de l’air empoisonné des grandes villes.

— Oui, je vois. La nostalgie...

— En outre, je redoute maintenant l’ennui. À la seule pensée que je serai loin de mes parents, de mes amis, de mon village, de mon pays, je ne peux me décider à repartir. Non. Si je me rends aux États-Unis, je ne crois pas pouvoir supporter longtemps la nostalgie, ce mal du pays que je contracterai dès mon arrivée. Mes études seront compromises par cet état d’esprit que je n’ai jamais connu et que je ne désire pas avoir à combattre. Maintenant que j’ai de très bonnes notions de chimie, il me sera facile de compléter mon cours par la poste.

— Et les amis américains, la vie brillante de la grande ville de New-York, ne vous disent donc plus rien ?

— Ah ! les quelques mois que j'ai passés dans la métropole américaine ne m'ont pas laissé la liberté de faire beaucoup de tapage. D'abord, j'étais esclave de mon amour pour Marthe. Eussé-je désiré lui retirer la fidélité que je lui devais comme fiancé, l'occasion se fût certes souvent présentée… Parfois, je me rendais entendre quelque beau concert qui me rappelait la musique, les mélodies que Marthe se plaisait à jouer pour moi seul. J'avoue franchement que je n'ai plus la même ambition. Bref, j'irais là perdre mon temps.

— Recevez-vous des nouvelles de vos amis ?

— Oui. Ils m'écrivent souvent ; mais ces amis d'occasion seront sous peu appelés à quitter New-York. Le seul véritable compagnon qui me restait est déjà rendu en Europe.

* * *

Jean me fit pénétrer dans la chambre voisine où il avait organisé un petit laboratoire de chimie analytique.

Il cherchait à m'intéresser en me montrant ce que le génie humain avait su produire dans le domaine de la chimie. Il était loquace : vantant la science moderne, le progrès et aussi le succès qu'il avait lui-même obtenu dans ses propres recherches.

— Votre père consentirait à vous laisser partir ?

— Bah ! En présence de maman, papa se montre indifférent et fait mine de ne pas s'inquiéter de mon départ, mais je connais ses intentions. Les élections doivent avoir lieu cet automne, il va certainement vouloir me retenir au pays.

— Votre père doit comprendre que vous ne pouvez retarder vos études pour une simple élection de comté ?

— Il y a longtemps que papa souhaite que je fasse de la politique une carrière, mon gagne-pain.

— Et vous, qu'est-ce que vous pensez du métier de fricoteur politique ?

— Je vous l'avoue : je n'ai jamais flirté avec ce genre de métier. Mais, si je consens à prendre part à la prochaine lutte électorale, je suis sûr de tomber dans les vues de papa. On dit beaucoup de mal des politiciens ; après tout, ils ne sont pas plus méchants que les autres. Puis, il faut vivre.

— Oui, Jean. Un bon nombre sont blâmés à tort, mais, par contre, plusieurs méritent les coups qu'on leur porte. Ce sont précisément ceux qui veulent vivre de la politique.

* * *

À l'appel de sa mère, qui le priait de descendre, Jean s'excusa d'avoir à s'absenter quelques instants : un ami désirait lui parler à la porte. Son absence me fit réfléchir.

Pourquoi tant de jeunes gens, souvent doués de belles qualités intellectuelles supérieures, sont-ils incapables de choisir le genre de vie que leurs aptitudes seraient censées leur dicter, leur imposer ? C'est que ce genre d'hommes de talent manque quelquefois de jugement. L'intelligence est bien peu de chose, si elle n'est pas secondée par un bon jugement, par un caractère d'acier. Seul, le caractère peut renverser les obstacles qui se présentent sur la voie du succès.

Des personnes très intelligentes passent leur vie à s'occuper des voisins, les voient réussir, en deviennent jalouses, les envient pendant toute leur vie et ruinent ainsi leur propre existence.

Cette observation n'a aucun sens innovateur. Cependant, il serait intéressant d'étudier certains points de la vie canadienne, certaines circonstances qui s'y rattachent.

Que penser du cultivateur laborieux, qui s'est amassé une petite fortune en remuant le sol durant quarante ans, et qui court ensuite vers les villes brûler ses épargnes par son manque d'expérience dans le commerce ? Que dire du médecin qui se croit capable de brasser les affaires d'une pharmacie simplement parce qu'il a le titre de docteur en médecine ? Et peut-on observer sans rire le politicien ignorant, ambitieux, qui se lance dans la vie publique sans tenir compte de son talent, et qui souvent n'a pas plus d'aptitude pour ces fonctions délicates que les vaches ont du goût pour les tartes aux framboises ?

Je pourrais allonger indéfiniment la liste de ces gens bien doués qui n'interrogent pas suffisamment leur conscience avant de changer d'occupation.

La vie est trop courte pour mener au succès plusieurs entreprises. Sauf de très rares exceptions, le changement de carrière doit être évité.

Combien de nos compatriotes se sont acculés à la ruine par le simple caprice de vouloir améliorer leur sort en changeant de métier ou de profession.

Ces changeurs de métier ne sont au fond que des hésitants, que des faibles, que des gens trop pressés de réussir. Tel était Jean Rhobin.

On peut allonger indéfiniment la liste de caractère ? Ses études au collège de Ramezay étaient terminées depuis sept ans ; il était toujours indécis sur la carrière qu'il devait embrasser.

J'allais quitter ses appartements, quand il remonta à la course, s'excusant de m'avoir faussé compagnie si longtemps.

— Vous êtes donc décidé de rester au Canada ?

— Oui. C'est définitif. Je ne peux prendre le risque d'aller m'ennuyer à l'étranger.

— L'ennui naquit un jour de l'uniformité.

— D'ailleurs, il n'y a pas que la chimie qui m'intéresse. J'ai commencé, il y a trois ans, certains travaux littéraires que j'aimerais terminer.

— Et le journalisme ?

— La carrière de journaliste me plairait de même, je l'avoue, le métier de politicien. Mon père a de l'influence dans le parti qu'il a toujours supporté ; il me promet que, si à la prochaine élection je soutiens le régime présent, j'aurai de grandes chances d'être choisi comme candidat dans quelques années. Il le souhaiterait, je crois.

— Pourtant, autrefois vous parliez autrement. Allez-vous devenir un homme de parti ? Que faitesvous de vos belles paroles de jadis ? Il me semble que vous écriviez aussi. Que n'écrivez-vous pas dans un journal libre ou dans une revue d'idées ?

— Eh bien ! Il faut que je décide si je dois employer tout mon temps, toute mon énergie à défendre le parti de mon père. Si je reste indépendant, je pourrai publier ce qui me plaira ; mais si je suis assujetti à un parti, je ne dirai que ce qu'il faudra dire.

Jean me fit sursauter. Le souffle me manquait. Je ne le croyais pas rendu si loin déjà.

Comme tant de beaux talents, qui, sans cette mauvaise raison, fussent devenus profitables à la race, il était indécis, paralysé devant cette grande rétention nationale qu'est l'esprit de parti.

Parviendra-t-il à remporter la victoire sur lui-même ? Non. Je venais de saisir toutes les excuses, tous les sentiments qui animaient son cœur. Il sacrifiera le devoir à la partisanerie ; et, c'est dans ce domaine que Jean Rhobin, par son manque de caractère, trahira comme tant de ses pareils.

En partant, il me tendit une liasse de feuilles détachées :

— Vous lirez cela, dit-il. Vous me les rendrez à la prochaine occasion.

Le père qui s'était levé pour me dire au revoir, ajouta :

— Pensez-vous que nous allons avoir des élections cet automne ?

— Je vous avouerai, monsieur Rhobin, que je ne suis pas au courant.

— Hé ! Vous ne suivez donc pas les événements ? Cette question est tout à fait d'actualité ; tous les journaux en parlent.

— Je ne m'intéresse pas aux élections, lui dis-je, pour la simple raison qu'elles n'apportent jamais au pays beaucoup de changements. De temps à autre, un parti est renversé. On change d'hommes. Quelques bons politiciens partent et cèdent leur place à quelques autres patriotes, mais pour la majorité des élus, les sièges de nos parlements changent tout simplement de figures.

— Vous n'aimez pas la politique ?

— J'aime la politique, mais je pense que nous ne nous entendrions pas si nous avions à engager une trop longue discussion.

— Mais, allez donc ! Nos problèmes nationaux sont nombreux. J'aime beaucoup à analyser nos avantages dans tous les domaines politiques.

— Oui ! en effet, sur ce sujet, le champ de dissertation est infini. Cependant, je ne suis pas assuré que nous nous comprenions. Pour discuter juste, il faut être indépendant des partis. Je pense, monsieur Rhobin, que je vous dois beaucoup de respect pour vous-même, mais moins pour votre cher parti.

— Et les élections, ajouta-t-il ?

— Les élections me passionneraient comme toutes les luttes, tous les combats, tous les sports, mais à quoi bon changer de gouvernants pour toujours garder le même système administratif ?

Il n'y a qu'une seule ambition chez les politiciens : celle de gouverner longtemps. C'est légitime. Mais si nos hommes d'État apportaient plus de nouveau à l'administration du pays, j'aurais plus d'intérêt à suivre les luttes électorales.

Je quittai les Rhobin sans pousser plus loin la discussion.

Ils étaient radicalement incapables de comprendre autre chose. Une sorte d'atavisme en eux s'était implanté qui les condamnait à voter de père en fils pour le même groupe. Ils ne s'avouaient pas la part immense d'intérêt qui résidait dans cette attitude. Ils se prétendaient des raisonneurs qui votent par conviction ; au fond d'eux-mêmes ils se croyaient mus par un sentiment.

Plus au fond, on pourrait découvrir, en grattant bien, le sordide intérêt purement matériel.

C'est la piastre à gagner qui mène ce qu'on appelle de nos jours le politique démocratique.

8

Je descendais la route de la Grand'Plaine qui conduit au village.

Un orage montait à l'horizon. Sur le lac, les nuages semblaient se charger pour ensuite se déverser sur les champs voisins. Les éclairs zigzaguaient verticalement dans le ciel. Le tonnerre devenait assourdissant.

Un habitant me rejoignit ; il me fit monter en voiture.

— Hé ! D'où venez-vous, dit-il ?

— De chez Pierre Rhobin.

— Ha ! Vous avez été parler politique ?

— Bien ! Ce n’était pas le but de ma visite, mais je vous avoue qu’il en fut question.

— Oui ! le père Rhobin, il aime ça la politique. Quand il rencontre son homme, il jase. C’est du bon monde les Rhobin, mais la politique les aveugle. À la Grand’Plaine, les voisins se privent de les visiter ; Pierre, le père, les ennuie trop.

— Moi, continua-t-il, j’aime à parler politique en temps d’élection, mais après, je me ferme l’avaloir pour quatre ans.

Cet ami d’enfance, qui venait de me sauver de la pluie et du vent, me parut, lui aussi, assez bon partisan. Sans doute, il trouvait Rhobin ennuyant parce que lui-même supportait le parti opposé.

Je le priai de me faire descendre chez ma mère.

❧ ❧ ❧

Il faisait un temps du diable : la pluie, le vent, le tonnerre. En entrant, j’aperçus toute la maisonnée blottie autour de la chandelle bénite que l’on tenait allumée par protection contre cette violente tempête.

Le danger passé, je montai à ma chambre. J’avais hâte de lire les écrits de Jean pour savoir de quel esprit ces petits papiers pouvaient être inspirés.

Je déployai devant moi une dizaine de causeries soigneusement rédigées ; complètement dénuées d’entichement, d’esprit de parti politique.

Ces mélanges étaient remplis d'humour, d'une ironie qui ne manquait ni de force ni de finesse.

Dans l'une de ces causeries, Jean présentait un nouveau système électoral. Il s'en prenait à toute la ribambelle du patronage, qui, en temps de lutte électorale, s'impose comme devoir d'escorter les candidats dans toutes leurs activités. De plus, je pouvais lire que le candidat devrait être seul à parcourir son comté sans avoir à écouter, à obéir aux ordres de certains organisateurs d'élections.

Jean avait raison. Plusieurs, en effet, croient avoir de bien importantes obligations à remplir envers la patrie en période électorale. Ils se donnent du mal, volent de leurs propres ailes, font feu des quatre pieds, souvent pour finir par nuire au candidat sérieux, intelligent, qui s'efforce d'exposer un véritable *programme*.

Certains hommes politiques m'ont laissé entendre qu'ils eussent plus d'une fois souhaité voir disparaître cette kyrielle d'autruches, et qu'il y a longtemps qu'on eût dû les saisir par le cou pour leur planter la tête dans quelque *pic de gravelle* afin de les rendre inoffensifs.

* * *

Le candidat, toujours d'après Jean Rhobin, devrait aussi être le seul à parler dans chaque localité du comté. Et, pour ne pas s'exposer à ennuyer le monde, il ne devrait lui être accordé qu'un temps limité pour débiter chacun de ses discours.

Il s'était imprégné de cette philosophie.

Je trouvais que ces conseils avaient du bon sens.

Cette nouvelle méthode de préparer l'électorat épargnerait beaucoup d'argent. Combien d'andouilles disparaîtraient pour laisser au candidat plus de liberté pour exposer ses projets et ses idées.

Et quand le citoyen qui brigue les suffrages du public aurait fini de visiter villes et villages de son comté, il n'aurait plus qu'à se retirer et qu'à laisser voter librement les électeurs.

* * *

Quand je rencontrai Jean Rhobin pour la seconde fois, le peuple avait été appelé à se choisir de nouveaux gouvernants. Je lui remis ses papiers en lui suggérant de les publier.

— Vous avez beaucoup de mérite à tenir de tels propos. Vous devriez réunir ces causeries, en faire un petit recueil ; le public apprécierait votre talent. Vos écrits ne blessent personne, ils ne contiennent rien de particulièrement choquant. Au contraire, ce sont de bons conseils qui seraient même approuvés par la plupart de nos hommes politiques. De plus, les jeunes comme vous qui désirent se lancer dans la vie publique y trouveraient beaucoup d'intérêt.

— Très bien, dit Jean. Je suis ravi d'apprendre que ces premiers essais vous ont laissé une bonne impression. Le temps des élections va passer ; ensuite je serai plus libre d'ajouter quelques pages à celles que je viens de vous faire lire. Comme vous venez de me le suggérer, ce serait une excellente idée d'en faire un petit volume... Vous allez sans doute revenir à La Baie ? Je vous invite à vous rendre de nouveau chez moi. Papa, maman, toute la famille, apprécient hautement vos témoignages d’amitié.

La campagne électorale était ouverte depuis quinze jours.

Malgré sa vieillesse, Pierre Rhobin était encore robuste, fort, mais ne pouvait se faire valoir comme dans son jeune âge. Il comptait sur son fils Jean pour remporter une autre victoire avant de mourir. « Si je peux voter une dernière fois pour mon vieux parti, disait-il, je mourrai tranquille. »

Une canne à la main, qu’il faisait tournoyer dans les airs en marchant, il se rendait aux assemblées pour écouter son garçon parler en faveur de la cause. On vantait beaucoup le talent de Jean ; le père en était fier. À tous ceux qui voulaient l’entendre, il avouait que cette période électorale lui faisait vivre les plus beaux jours de sa vie. « Car, disait- il, après tous les sacrifices que je me suis imposés pour procurer à mes garçons une vie moins pénible que la mienne, il n’y a que Jean qui puisse m’apporter une joie véritable. »

* * *

Cependant, son fils n’aimait pas trop la manière de faire les élections. Il avait encore quelques scrupules. Il s’en plaignait à son père.

Un soir, il arriva très tard à la maison. La votation devait avoir lieu au cours de la semaine suivante.

Le père, empressé de s’informer comment les choses s’étaient passées au cours de la journée, se leva en attendant son fils entrer. Celui-ci était accompagné de ses deux compagnons les plus fidèles, les plus dévoués.

— Eh bien ! dit le père, tu ne parais pas pressé de m'annoncer le résultat de la journée ? Tu sembles fatigué, mécontent ?

— Oui, en effet, je suis bien fatigué d'avoir à parler, entouré d'orateurs qui viennent nous contredire, nous ridiculiser. Ils ne savent pas ce qu'ils disent. Je persiste à croire que le candidat devrait s'arranger tout seul.

— Mais tu ne penses toujours pas que les orateurs soient mal intentionnés ?

— Au contraire, dit Jean, ils sont trop bien intentionnés. Ils forcent la raison et l'esprit de parti perce un peu trop loin.

— Bien, ceux-là, il faut les faire taire ou les envoyer dans les centres moins importants où les grandes foules n'ont pas à les juger. Qu'en penses-tu ?

— Je pense qu'il vaudrait mieux les faire taire complètement ; car ces sacrées gueules me tombent sur les nerfs. J'ai avec moi une couple de bons orateurs. Mais savez-vous que notre candidat n'a aucunement besoin de nous ? Il est bien doué, éloquent, pourquoi ne pas le laisser seul exposer son programme ?

— Non, Jean. Tu manques d'expérience. Dans une lutte électorale, on a besoin de tout le monde.

* * *

Jean ne disait plus rien. Il ne voulait pas déplaire à son père, mais il n'avait nullement le goût de faire de la politique au profit des autres. Il se disait en lui-même :

« Quand je ferai une nouvelle lutte, je serai candidat ou rien. »

Il continua à travailler pour le parti, quoiqu'il ne se sentît pas à l'aise. Le remords de ne pas avoir endossé une politique en ligne droite le rendait mécontent, ennuyé même.

Il constatait que le mérite du vrai politique se trouve dans l'originalité de l'action, et non en suivant le chemin déjà tracé par un parti.

À la grande satisfaction de son père, le parti remporta une brillante victoire.

Après ce triomphe, Jean ne manifesta pas la rapacité habituelle des affamés de patronage. Il était plutôt las. Son père voulait qu'il assumât différentes charges que le parti eût été prêt à lui donner.

Cependant il préféra continuer ses études de biologie.

Il attendait la chance de se lancer à sa manière. Jean était un Rhobin : il avait donc comme ses ancêtres une détermination d'esprit, une opiniâtreté que personne ne pouvait renverser.

Tant que son père vivra, ce grand manitou du parti, Jean fera de la politique superficielle sans se soucier des avantages que son talent pourrait chaque jour lui apporter.

Il ambitionnait la vraie gloire du politique indépendant, rompu à toutes les formes de combat. Avec le jugement peu sûr qui secondait sa brillante intelligence, il restait toujours indécis.

Il eût aimé recevoir les honneurs dont les grands hommes d'État sont souvent gratifiés, mais il désirait y atteindre sans en être redevable à personne qu'à lui-même. Il se débattait encore contre la contrainte du parti.

9

Deux années se passèrent avant que l'occasion me fut donnée de rencontrer de nouveau Jean Rhobin.

Entre temps, le père Rhobin était mort. Par une entente de famille, ses biens avaient été vendus et Jean avait reçu sa part d'héritage.

Nous eûmes à cette époque une longue conversation qui porta, une fois de plus, sur ses intérêts futurs.

Toujours indécis sur le chemin à suivre pour atteindre le succès, Jean cherchait à se renseigner sur les avantages des différentes régions de la province.

Maintenant, il désirait ardemment quitter La Baie. « Car, disait-il, aujourd'hui je ne suis attaché qu'au charme naturel de ma paroisse. Rien de plus ne me retient. Mes souvenirs de jeunesse ne sont que tristes, accablants. Tous les êtres qui m'étaient les plus chers sont disparus.

Je vis avec les morts. Pourquoi n'irais-je pas habiter des lieux plus gais, où il y aurait du nouveau ?

* * *

Jean entendait parler des grands développements qui se poursuivent dans les régions du nord de la province. Toutefois, il n'avait jamais eu l'occasion de visiter aucun de ces endroits. Après avoir vécu dans la métropole américaine, la vie des grandes villes le laissait complètement indifférent.

De mon côté, je cherchais à l'orienter vers nos petits centres industriels.

Après avoir longuement parlé de l'industrie minière de l'Abitibi, il me dit :

— Vous habitez le Lac-Saint-Jean ? Parlez-moi de cette région si belle, si prospère.

— En effet, le Lac-Saint-Jean est l'un des plus beaux endroits de la province. La nature est belle et se prête à presque tous les développements modernes de l'industrie, de l'agriculture, du commerce et à tout le progrès que les dernières décades ont apporté au monde. Les habitants descendent d'une race vigoureuse qui n'a rien perdu de sa force. Ils sont actifs, fermes dans toutes leurs entreprises. Ils possèdent au travail une détermination bien caractéristique. On voit que ces gens ont eu pour ancêtres des travailleurs qui ont su affronter tous les sacrifices, pour défricher ce coin magnifique de notre patrie.

— Vous aimez le Lac-Saint-Jean ?

— Oui. Je me plais beaucoup à parcourir ses riants contours.

— Vous connaissez bien la région ?

— J'ai quitté mon village natal qui m'était bien cher. J'ai abandonné les amis de mon enfance pour aller habiter cette région. Je vous avoue que je n'aurais jamais pensé y trouver tant de joie à vivre, tant de satisfaction et parfois une aussi grande consolation.

— Vous vous y plaisez ?

— Chaque jour je découvre de nouveaux charmes que son atmosphère se plaît à dévoiler à mes regards. Plus je côtoie les magnifiques accidents du sol qui entourent cette coquette petite mer qu'est le Lac-Saint-Jean, plus je fouille l'immensité des forêts qui l'environnent, plus je m'enfonce dans les profondeurs et la solitude des bois qui le cachent au reste du pays, plus je m'attache à ses rives, plus l'existence me devient chère. J'aime les forêts, les lacs...

— Et ses habitants ?

— Oui ! j'aime ses habitants et les plus typiques me sont les plus chers. Ils sont fiers et bons.

— Vous y avez été heureux ?

— J'ai parlé, ri et pleuré avec eux. Leurs conversations me transportent d'enthousiasme. De grands souvenirs me restent gravés à la mémoire après les confidences de plusieurs d'entre eux. Quelques-uns, en effet, ont eu de douces paroles pour moi et j'ai essayé d'en consoler d'autres. J'ai gagné le pain quotidien au milieu de sa population pittoresque. Je veux vous dire que je chéris les patois des gens du Lac-Saint-Jean. Je sais dire « c'pas à cause » sans broncher ; j'écoute et entends « ben manque » sans rire. C'est le charme caractéristique de tout ce monde que le hasard m'a permis de rencontrer pour me plaire à vivre avec lui.

Jean reprit :

— On dit que la région du Lac-Saint-Jean se développe très rapidement au point de vue industriel ?

— Oui. Les arbres de l'immense forêt ont disparus devant l'effort du bûcheron pour faire place à une société très habilement implantée, où règne une population qui a su bien s'organiser.

— La région est prospère ?

— La région, stimulée par l'élan formidable de l'industrie de la pulpe et de l'électricité, est devenue très intéressante particulièrement dans le domaine économique.

— Je comprends…

— Cependant, le brouhaha des capitalistes, ces brasseurs de millions, ne fut pas sans causer d'importants changements. Dans certaines entreprises, le résultat fut plutôt déplorable. Pour quelques Canadiens-français, ce fut même un véritable désastre. L'industrie de la pulpe et de l'électricité continue toujours à se développer ; elle prend beaucoup d'envergure.

— Mais toutes ces opérations financières sont sous le contrôle d'étrangers ?

— Exactement, Jean. Parmi les nôtres, plusieurs se demandent pourquoi nous sommes sous le joug économique des étrangers. L'industrie de la terre, l'agriculture, ne nous a jamais été enlevée. Nul ne peut nous enseigner la manière de remuer notre sol. C'est que, depuis des générations, nous connaissons à fond les besoins du pays, le climat, le rendement de la terre, les méthodes de trafiquer les produits de la ferme… Quand nous entreprendrons de faire grandir une autre branche de l'industrie et que nous aurons, par notre formation, notre éducation économique, poussé cette dernière jusqu'au niveau de notre développement agricole, personne ne pourra nous la ravir ; nos descendants la recueilleront avec fierté, avec jalousie.

— Mais emparons-nous de ces industries.

— Par la force ?

— Non, sans doute.

— En effet, nous ne sommes pas prêts à faire bondir spontanément des entreprises comparables à celles des *trustards* que nous avons nous-mêmes trop aveuglément favorisés. Il resterait, comme vous dites, à nous emparer des institutions étrangères. Cela s'accomplira à la longue, pourvu que nous soyons patients et travailleurs. Des capitaux, ça se gagne. Ça s'accumule sou par sou.

— Vous aimez donc bien la mentalité des gens du Lac-Saint-Jean ?

— Ah ! Ne soyez pas sous l'impression que tout le monde soit sans défauts. Il existe par exemple, un certain narcissisme – qui tend de plus en plus à disparaître – qui persiste encore. On a tendance à considérer comme des étrangers ceux qui ne sont pas natifs de la région. C'est du petit séparatisme régional, peut-être analogue à la crise de séparatisme national, mais beaucoup moins effrayant. Je pense donc que vous auriez du succès à venir investir une partie de votre héritage au Lac-Saint-Jean. La région présente toutes les opportunités de gagner sa vie. De l'humble métier de journalier aux plus hautes fonctions des arts mécaniques, sans oublier la noble carrière de cultivateur et le rôle des professions libérales.

J'avais vanté de mon mieux le Lac-Saint-Jean. Cependant, Jean Rhobin ne fit jamais son apparition au pays de Maria Chapdelaine. Il demeura rivé au coin du pays où ses ambitions politiques sourdes et mesquines avaient plus de chances de se réaliser. Prisonnier par sa naissance, il le demeurait dans son âge mûr. Il serait décidément le politicien dont son père avait rêvé, celui que le docteur Blondin m'avait annoncé. J'en étais presque rendu à croire aux présages.

10

Jean Rhobin quitta La Baie pour aller s'établir dans la région voisine du Bois-Brûlé.

Ses opinions politiques de même que ses ambitions devinrent légèrement différentes.

Au Bois-Brûlé, il fut un agent d'affaires averti ; ses occupations l'avaient tenu en relation avec la majorité de la population.

Il connut rapidement les politiciens, les ambitieux, les « suiveux » du parti de son vieux père. Par intérêt personnel, il rejeta sans coup férir tous les principes que l'enthousiasme de la jeunesse sait inculquer dans l'âme. Il mit de côté le vrai patriotisme pour pratiquer l'esprit de parti.

Il n'avait donc pu se débarrasser de cet atavisme politique que son père lui avait si opiniâtrement transmis. Il y avait plus d’un demi-siècle que les Rhobin votaient pour le même régime.

On dit souvent que si l’on avait à recommencer sa vie, on ne passerait pas par le même chemin. Si un centenaire venait revivre un autre siècle, je me demande s’il voterait encore aussi aveuglément pour la même couleur politique. Deux cents ans de volonté inébranlable, c’est bien fort pour un bon partisan politique aveugle ; mais je pense qu’une dizaine de décades additionnelles ne seraient pas de trop pour satisfaire certains entêtés, certains toqués.

Quand le fanatisme est entré dans le cerveau, les idées, les théories ou simplement les rengaines, qui l’ont fait naître, ne vieillissent plus.

Ce rigorisme engendre la passion des visionnaires zélés, enthousiastes ; il prolonge l’existence de certains principes qui auraient dû disparaître depuis longtemps avec les circonstances nouvelles que présente l’évolution du temps.

Aussi les vieux systèmes administratifs, n’étant soutenus dans le fanatisme que pour satisfaire quelques dévots ambitieux, produisent les abus d’où naissent le mécontentement populaire.

Bref, le fanatisme est le pire embarras de l’esprit, le plus grand vice que l’homme public puisse porter. D’ailleurs, il ne requiert aucune culture intellectuelle ; il est une pure spontanéité de l’esprit apportée soit par l’ingénuité soit par l’ignorance.

* * *

Jean Rhobin était devenu par intérêt personnel, ambitieux, fanatique.

Un jour, je le rencontrai dans une place publique. La discussion était fort animée ; on brassait tous les ragoûts de notre chère politique.

Jean raisonnait comme un oison bridé.

Un individu qui ne semblait pas trop satisfait des exigences du patronage lui posait la question suivante :

« Quand pensez-vous que l'esprit de parti sera appelé à disparaître ? » Jean ne put répondre. « Eh bien ! dit son interlocuteur, je vais vous le dire : l'esprit de parti ne disparaîtra que le jour où notre voirie sera terminée et que tous ses réseaux auront été couverts de béton et d'asphalte luisant. » « Oh ! reprit Jean, je serai encore longtemps bon partisan. »

Depuis son arrivée au Bois-Brûlé, Jean Rhobin avait reçu plusieurs petites faveurs ministérielles.

* * *

S'étant acquis ce que l'on appelle vulgairement dans la région du Bois-Brûlé, un « pic à gravelle », il vendait au gouvernement ce matériel si rare au pays et toujours extrait à haut prix. C'est lui, qui, chaque année, blanchissait les « poteaux de téléphone » qui longent nos routes nationales. Il accomplissait ce travail très minutieusement. Ça se comprend ! Pourvu que ces poteaux soient chaque année à demi couverts de chaux, le voyageur au volant de sa voiture et ses passagers sentent beaucoup moins les trous de la route. En même temps, la vente de cette matière blanchissante apportait quelque satisfaction à certains membres très religieusement « suiveux » du patronage intolérant.

La dernière fois que je rencontrai Jean, il me fit part de ses intentions de briguer le titre de député aux premières élections qui se tiendraient.

Dans cette dernière entrevue, il ne me mentit pas : ce n’était plus Jean Rhobin aux beaux principes de jeunesse, en qui j’avais mis beaucoup de confiance, qui apparaissait sur la liste des candidats.

Je suivis avec curiosité la campagne électorale.

Plusieurs fois, je me rendis entendre la voix de ce fidèle Achate du parti.

Jean possédait presque tous les dons de l’orateur parfait. Sa voix forte et foudroyante de même que son geste sobre et cadencé en faisaient, malgré son jeune âge, un parfait orateur.

Mais, dans son application à convaincre l’électorat, les idées de ce fanatique le faisaient souvent vociférer et venaient enlever tout sens à ses longues déclamations.

Quelle pitié d’entendre un homme de talent s’évertuer à convaincre ses semblables que s’ils lui font la faveur de le choisir comme membre du Parlement, en retour, il fera baisser la côte Bête et couper quelques courbes de notre voirie nationale !

La côte Bête, c’était le cheval de bataille des deux partis. Depuis longtemps on devait en adoucir la pente. À chaque élection, on revenait sur la côte Bête.

* * *

Durant cette lutte, les candidats s'évertuèrent plus que jamais à faire valoir cet insignifiant capital d'élection.

Huit jours avant la votation, Jean Rhobin convoqua une grande assemblée contradictoire. Plusieurs orateurs étrangers devaient y prendre part. Le peuple attendait avec beaucoup d'anxiété cet important rassemblement.

Le jour venu, – je me trouvais de passage dans le comté du Bois-Brûlé – pour faire comme tout le monde, je remplis ma voiture de compagnons et nous partîmes, nous acheminant vers le lieu sacré.

Quand nous arrivâmes sur la place publique, une affluence de curieux étaient déjà rendus. Un pauvre hère amusait de sa voix aigre la foule sur laquelle planait déjà une houle inquiétante. Quelques coups de poing volaient à l'arrière-plan de l'assemblée et un peu de sang jaillissait de la figure d'un « suiveux » ... Un peu de sang versé pour la patrie... pardon, pour le patronage... Quel patriotisme ! Quel héroïsme !

Je fus moi-même désappointé quand on annonça que Jean Rhobin était malade et qu'il ne pourrait prendre la parole à cette grande manifestation politique régionale.

Un remplaçant improvisé, venu je ne sais d'où, dut le remplacer.

Pris à l'improviste, ce politicien d'occasion reçut les instructions des organisateurs du parti : « Parlez de la côte Bête et appuyez surtout sur ce point. Dites que si Jean Rhobin est élu, il fera baisser la côte Bête. »

Le brave homme d'orateur s'en tirait vaille que vaille. Son discours n'était pas plus sot que d'autres discours du même genre.

Cependant, au milieu d'une envolée, voulant monter le cheval de bataille, le hâbleur fit un long geste gauche, maladroit ; les tréteaux en craquèrent ; d'une voix de tonnerre, en appuyant de toute sa vigueur sur les mots : « Si vous votez pour Jean Bête, il fera la côte Rhobin. »

Cette grave méprise provoqua dans la foule une vaste hilarité.

L'orateur, s'apercevant de son erreur, essaya de ramener les choses au point, mais il était trop tard. Dans l'assemblée, on n'entendait plus que des commentaires irrespectueux et goguenards sur le nouveau baptême de Jean Rhobin devenu Jean Bête. D'autres, les partisans, grognaient en signe de réprobation.

Jean Bête ! disaient les uns. Oui !... C'est bien le nom qui lui convient le mieux. Il y a longtemps qu'on aurait dû le baptiser Jean Bête.

Quelle drôle d'élection s'écriaient les autres. Une côte bête ! Un candidat bête ! Pourquoi pas des courbes droites !... Jean Rhobin, rebaptisé Jean Bête, n'en fut pas moins élu à une forte majorité.

* * *

Un chien qui aboie ! Des dindons qui glougloutent ! Le docteur Blondin est toujours vivant.

Quelques mois après l'élection de Jean Rhobin, étant de passage à La Baie, je lui fis ma traditionnelle visite. Après les entrées en matière habituelles, il s'empressa d'engager la conversation sur la gloire qui venait de survenir à Jean Rhobin.

— Pensez donc, dit-il, quel beau talent ! J'aurais aimé voir son défunt père, le jour du triomphe. Et il éclata de rire.

— Vous aviez raison de fonder des espérances sur ce garçon. Jean était très doué, très intelligent. Son talent brillant l'eût conduit à la renommée du politique de grande envergure et de l'homme de mérite réel, s'il avait pu s'élever au-dessus de la ligne de démarcation des partis. Né d'une brave famille, à qui, cependant, on pouvait reprocher les torts de s'être laissée depuis de nombreuses années, berner par notre misérable esprit de parti, il ne put se débarrasser, surmonter cette maladie héréditaire. Je regrette pour vous, docteur, et pour le pays, que notre ami n'ait pas été aidé d'un meilleur jugement.

— Ne pensez-vous pas qu'avec les années il deviendra plus sage et qu'il comprendra les besoins de la patrie ?

— Bien difficile de penser à cela. Quand le fanatisme entre dans la cervelle d'un homme de parti, il n'y a que la mort qui puisse le délivrer.

* * *

Le reste de la vie de Jean Rhobin ne m'intéresse plus. Il continua de monter vers la gloire. Il devint député et plus encore. Il est maintenant nanti, repu, riche à souhait, bien marié, avec une héritière. Il est entré au panthéon national. Il est un des heureux de ce monde. Il continue à faire parler de lui, et il n'y a que ses adversaires politiques qui l'appellent encore parfois, entre eux et pas en public, Jean Bête.

POSTFACE

Plusieurs années se sont écoulées depuis.

Compatriotes canadiens-français, où en sommes-nous aujourd'hui avec l'esprit de parti qui entrave notre progrès réel ?

Est-ce que de nos jours, nous n'avons pas à payer un peu cet égarement, ce caprice national d'avoir été avant tout bleus ou rouges en politique ?

Ignorons-nous que nous aurons à rendre compte à nos descendants de cette honteuse pratique qui fut longtemps notre ambition ? Allons-nous léguer à la postérité l'histoire de tant de mesquineries ? Savons-nous bien que ce n'est pas dans cet ascétisme que nous pourrons conserver nos droits, nos avantages ?

Heureusement, nous commençons à comprendre. Nous pouvons aussi nous réjouir de voir disparaître cette mentalité qui consiste à juger l'homme par le parti. Nous ne sommes plus la nation volage d'hier. Nous n'avons plus de temps à perdre à nous amuser aux joutes électorales.

Non. Grâces soient rendues au ciel, nous devenons plus sérieux !

Nous constatons tous les jours, que la majorité de notre peuple ambitionne de se grandir en abandonnant le faux patriotisme trop longtemps pratiqué. Nous méprisons l'esprit de parti. Déjà nous commençons à crier : honte aux partisans !

Si la génération présente, qui se prépare à conduire le pays dans quelques années, rougit déjà de cet esprit qui n'est pas encore complètement disparu, comment serons-nous jugés dans un siècle ? Quelle page honteuse de notre histoire avions-nous commencé d'écrire !

Nous n'avons pas que le seul devoir de conserver les droits transmis par les aïeux. Le vrai patriotisme nous oblige à continuer, dans la voie déjà tracée, à élargir la route, à créer nos propres souvenirs, si nous voulons, nous aussi, mourir et dormir notre dernier sommeil sous le drapeau des patriotes de notre histoire.

Oui ! Nous avons commencé, je le répète, à nous débarrasser de l'esprit de parti.

C'est aussi un grand réconfort, pour nous, Canadiens-français, de constater que nos hommes politiques présents deviennent, de jour en jour, plus prudents, plus sages. De plus en plus, ils semblent s'intéresser aux grands besoins du jour. Avant longtemps notre peuple saura se tenir en équilibre au milieu du monde si durement secoué par les cataclysmes modernes.

* * *

Le docteur Blondin vit toujours. Il ne vieillit point. Il devient de plus en plus chimérique. Il en est rendu aux tables tournantes, à la théosophie, à la préexistence des âmes, à la métempsychose.

Il n'a pas vieilli. Il ne vieillira jamais. Pèlerin de l'absolu, il continue de chercher l'absolu. Toutes ces théories d'ailleurs ne l'empêchent pas d'être un bon chrétien à sa manière. Elles sont un à côté dans sa vie, qui ne produit pas d'interférences graves dans ses relations avec Dieu et avec son curé. Au début, celui-ci s'était montré inquiet ; mais il finit par comprendre que les lubies du docteur étaient inoffensives.

Le docteur Blondin ne vieillit pas, parce que son cerveau ne se fixe pas. Il continue de chercher. Certes il s'égare quelques fois, il cherche mal ; mais il échappe à la sclérose. Il conserve sa jeunesse et sa naïveté.

C'est sur le souvenir de ce brave homme un peu toqué que je me plais à refermer ce livre où me sont apparus, comme en une vision funèbre, les démissions constantes d'un certain genre d'hommes au talent facile.

Nous avons trop chez nous de Jean Rhobin et peut-être pas assez de docteurs Blondin. Ce qui nous manque terriblement en tout cas, c'est le type intermédiaire, ni visionnaire ni fanatique, l'homme qui sait se dévouer, se donner, s'oublier lui-même au service d'une cause, en se débarrassant des préjugés séculaires.

Pendant que Jean Rhobin monte vers la fortune et la gloire, le docteur Blondin, pauvre et chimérique, continue de se dévouer dans son petit village ; et il laissera derrière lui le renom d'un homme de bien un peu toqué, tandis que l'autre, le grand homme de l'heure présente, aura bientôt perdu l'estime des honnêtes gens et ne sera plus qu'une machine à parvenir, que l'esclave de ses ambitions et de ses appétits.

Pauvre Jean Rhobin, pauvres politiciens, comme vous comprenez mal la vie et ses exigences ! La satisfaction de la plénitude du devoir accompli, comme je la préfère aux honneurs, à l'apparence de la puissance que vous confèrent vos fonctions administratives !

Sous votre extérieur doré, vous n'êtes que des esclaves, des prisonniers d'un parti, des victimes d'une fausse compréhension de la démocratie.

L'avenir pourtant s'ouvre, radieux, devant notre jeunesse. Nous ne produirons plus autant de Jean Rhobin. Notre peuple veut à tout prix se libérer des entraves qui l'oppriment, se donner à des hommes de caractère.

Jean Rhobin,
roman de Justin Lefebvre (1899-1957),
est paru aux éditions éditions Serge Brousseau
à Montréal, en 1946.

ISBN : 978-2-89816-345-6

© Vertiges éditeur, 2021

Dépôt légal – BAnQ et BAC : premier trimestre 2021

Lecturiels
www.lecturiels.org